



Table des matières

PROLOGUE	2
Les anguilles	2
PREMIÈRE PARTIE : LE ROI DANS LA CAVE	5
1. 1329 – Le royaume à l’encan	5
2. 1330 – La lettre du comte	6
3. 1332 – La cave	7
4. 1342–1360 – Atterdag	9
5. 1359 – L’interdit d’Aalholm	11
6. 1362–1366 – La table où l’on dépeça le Nord . . .	12
7. 1366 – Les prisonniers, la princesse et les quatre scribes	14
8. 1368 – L’homme qui parla	15
9. 1376 – Deux rois pour une couronne	17
10. 1377 – L’empereur cite à comparaître	19
11. 1394 – La femme la plus puissante du Nord . . .	21
12. 1394 – Les artisans de paix qu’on mit aux fers . .	22
13. 1409–1471 – La procession des rois	24
14. 1423 – Le gouverneur et l’alliance éternelle . . .	25
15. 1460 – Le douaire	27
16. 1503 – Le roi Hans	29
DEUXIÈME PARTIE : L’ÎLE DES REINES	31
17. 1516–1526 – Le douaire des veuves	31
18. 1517 – Le gouverneur et la mort de Dyveke . . .	32

19. 1533–1534 – L’année où vinrent les paysans . . .	34
20. 1538–1551 – Le roi qui le reprit	36
21. 1556 – La lettre du roi	36
22. 1559 – Les paysans et la lettre du roi déchu . . .	37
23. 1581–1585 – Le mur	39
24. 1588–1611 – La reine aux bœufs	40
25. 1628–1634 – Le gouverneur qui dit non	41
26. 1658 – Sur la glace	42
27. 1658–1725 – La facture	43
28. 1662 – Le bailliage qui survécut à son château . .	45
29. 1717 – De la poudre pour les perruques	46
30. 1719 – Quatre cavaliers dans la geôle	48

TROISIÈME PARTIE : LA VEUVE QUI ACHETA UN CHÂTEAU

	50
31. 1725–1734 – Emerentia	50
32. 1746 – La chapelle	51
33. 1749–1783 – Le journal du comte	53
34. 1765 – Les phoques du comte	55
35. 1770 – Le code secret du comte	56
36. 1791–1838 – Le comte qui mesurait les étoiles . .	59
37. 1830 – L’arrivée des antiquaires	60
38. 1838 – Le comte fou	62
39. 1843 – Le roi et la reine à Nysted	63
40. 1864 – Les douze du cimetière	65
41. 1865 – Le comte fou à Rydhavé	67
42. 1869 – Le château à la tour des étoiles	69
43. 1874 – Le poète au jardin	70
44. 1875 – Le nom	72
45. 1880–1881 – La Cour suprême	72

QUATRIÈME PARTIE : L’EXCELLENCE

46. 1882 – Le jeune homme et le jardin	74
--	----

47. 1884 – L’Anglais et les faisans	75
48. 1885 – Les aigles royaux	77
49. 1885–1889 – Le château reçoit son visage	78
50. 1890 – La chasse à courre qui n’eut jamais lieu . .	80
51. 1891–1908 – La liste des invités	81
52. 1901 – La ville tient son journal	83
53. 1903 – Le fils du paysan de la lande	84
54. 1905 – Le ministre	87
55. 1905 – La Norvège se donne un roi	88
56. 1908 – Le comte va chez le roi	90
57. 1909 – Le médecin qui écrivit l’histoire de la ville	92
58. 1913 – Le roi arrive	94
59. 1915–1921 – La facture, seconde fois	94
60. 1920 – L’heure fatale des manoirs	96
61. 1931 – Le jardin trouve son historien	97
62. 1933 – Adieu	98

CINQUIÈME PARTIE : LE BARON AUX AUTOMOBILES 99

63. 1940–1955 – La restauration manquée	99
64. 1944 – Le film	100
65. 1964–1972 – L’essence dans le sang	101
66. 1965 – L’homme qui lisait les murs	102
67. 1968–1989 – Un train, un chasseur à réaction et une cabine téléphonique	104
68. La Riviera – Le chauffeur prend les devants . . .	106
69. 1989 – Obscurité et treize degrés	107
70. 1990–1991 – Le souterrain et le trésor	107
71. 1992–1996 – Le lourd héritage	108
72. 1997 – De l’argent de bière pour Aalholm	112

ÉPILOGUE : LA QUATRIÈME CAMPAGNE 114

73. 1995–2012 – Le milliardaire qui collectionnait les châteaux	114
--	-----

74. 2019 – Après 2019	115
75. Aujourd’hui – Ceux qui sont restés	115
CLÉ DES SOURCES	117

Avertissement. – Tout ce qui est rapporté dans ce livre repose sur les cent six histoires-sources réunies sur aalholmslot.dk : les dates, les noms, les sommes, les lettres scellées et les légendes. Les hommes et les femmes qu'on y croquera ont vécu ; la plupart de leurs actes sont attestés. Mais les archives ne gardent ni le ton des voix, ni la couleur du ciel, ni ce qui se dit quand la porte est close. Ces choses-là appartiennent au romancier, et il ne les a prises qu'à l'endroit où l'histoire se tait. À la fin du volume, une clé des sources indique dans quel chapitre chaque histoire a trouvé sa place.

PROLOGUE

Les anguilles

Avant qu'il y eût des rois sur l'île, il y eut des anguilles.

Elles venaient à l'automne, lorsque les nuits s'allongeaient sur la Baltique et que l'eau du lagon prenait la couleur du plomb. Par l'étroit goulet de Nysted, elles entraient en foule, luisantes, obstinées, poussées par un ordre plus ancien que tous les traités, et gagnaient le lac d'eau douce qui dormait derrière l'îlot. Les pêcheurs connaissaient ces chemins depuis toujours. Ils tendaient leurs nasses à l'endroit où le sel se mêle au doux, et ils nommaient le lieu du seul nom qui lui convînt : Ålholmen, l'îlot aux anguilles.

Un jour, dans les dernières décennies du XIII^e siècle, un homme se tint sur cet îlot sans prêter la moindre attention aux anguilles.

Il regardait l'eau. Il voyait que la terre était plate comme une table de chêne, qu'aucune barque ne pouvait franchir le goulet sans être aperçue, qu'aucun cavalier ne pouvait descendre la route du nord sans qu'on le comptât. Il voyait l'eau tout autour,

la vase, les roseaux, et, au sud, ce mince trait d'horizon derrière lequel les comtes de Holstein supputaient, dans leurs châteaux, ce que pouvait bien valoir le royaume de Danemark.

Cet homme était le roi. Lequel ? Les sources hésitent ; elles disent 1256, elles disent que la vieille forteresse de Refshale était tombée et qu'il en fallait une autre. Mais ce qu'il pensa ce jour-là, nous le savons mieux que s'il l'avait dicté à son chancelier, car il l'a écrit dans la pierre. Il pensa : *ici*.

On bâtit donc, en brique rouge de moine sur un lit de blocs erratiques ; on traça un rectangle de soixante-quatorze pas sur trente, on dressa des tours aux angles, on donna aux murs une épaisseur telle qu'un homme pouvait s'étendre en travers d'une embrasure. On bâtit des années durant, et quand on eut fini, le royaume possédait au midi une porte qui se fermait.

Ce n'était point la beauté que le roi avait cherchée. Il n'avait vu ni le soleil se coucher sur le lagon, ni les hérons immobiles dans l'eau basse, ni la lumière qui, le soir, rend les roseaux couleur de cuivre. Il avait vu des angles de tir.

La beauté viendrait plus tard. Elle viendrait avec des reines, avec des comtes jardiniers, avec les ours d'un philologue un peu fou et les automobiles d'un baron qui aimait les moteurs plus que la terre. Mais pendant sept siècles, quiconque voulut quelque chose de Lolland dut compter avec cet îlot plat.

Les uns y vinrent avec une armée. D'autres en robe de noces. D'autres encore avec des fers aux chevilles.

Et chaque automne, quel que fût le maître de la forteresse, les

anguilles revenaient.

PREMIÈRE PARTIE : LE ROI DANS LA CAVE

1. 1329 – Le royaume à l’encan

Il y a des rois qui perdent leur couronne d’un seul coup, sur un champ de bataille. Christophe II perdit la sienne comme on perd une fortune, par petites dettes.

Il était monté sur le trône en 1320 après avoir juré une charte que les grands lui avaient arrachée, si étroite qu’elle eût fait un rebelle d’un saint. Christophe n’était point un saint. Il la viola article par article, et chaque manquement, il le paya en terres. Huit ans plus tard, il ne restait plus guère de terres. Il restait les îles.

On le voit à Ringsted, au jour de l’accommodement par lequel Aalholm entre pour la première fois dans les écritures : un homme épais, au visage lourd, entouré de seigneurs holsteinois qui parlaient le danois avec l’accent d’outre-Eider et comptaient plus vite qu’il ne pensait. En face de lui, son demi-frère, Jean de Plön, que l’on nommait Jean le Doux, soit par ironie, soit qu’on

n'eût guère de point de comparaison.

— Lolland et Falster, dit le comte. Avec leurs châteaux. Avec Aalholm.

— En gage, Monseigneur mon frère. Jusqu'à ce que la somme soit rendue.

— Cela va de soi, répondit Jean le Doux en souriant.

Et chacun, autour de la table, savait que la somme ne serait jamais rendue ; car Christophe n'avait jamais rien rendu à personne, et parce qu'un royaume qui ne s'appartient plus ne saurait racheter ce qu'il a vendu.

L'acte fut scellé. Aalholm changea de maître sans qu'une seule épée sortît du fourreau. Le roi s'en retourna avec de quoi payer une guerre qu'il avait déjà perdue, et le comte Jean dépêcha ses gens vers l'îlot plat du lagon.

Les monarques qui engagent leur royaume croient toujours n'en céder que l'usufruit. L'histoire leur montre, presque invariablement, qu'ils en ont cédé l'âme.

2. 1330 – La lettre du comte

La plus ancienne lettre que nous ayons d'Aalholm est une lettre de largesses.

Le comte Jean, installé dans la forteresse, écrivit aux prêtres de Lolland. Il leur donnait quelque chose – des terres, des franchises, peu importe – et apposait au bas de l'acte le sceau comtal. C'est une lettre aimable, presque caressante ; c'est

la lettre d'un étranger qui sait qu'on ne l'aime pas, et qui commence par se concilier ceux qui parlent à Dieu, faute de pouvoir se concilier ceux qui labourent.

Jean n'était pas un sot. Il fit hausser les murs, ajouter des tours, poster sur la courtine des sergents du Holstein et à la chancellerie des clercs du Holstein. Il laissa aux pêcheurs leurs nasses à anguilles, car un homme avisé ne se brouille pas avec ceux qui le nourrissent.

Mais il avait une épine au pied, et cette épine se nommait Christophe.

Le roi déchu vivait toujours. Il errait dans le royaume qui avait été le sien, mendiant couronné, traînant après lui une agitation sourde : des paysans qui refusaient l'impôt à un Holsteinois, des chevaliers qui avaient mal calculé et le regrettaient. Un roi faible est encore un roi ; et un roi faible qui vit gêne davantage qu'un roi fort qui est mort.

En 1331, Christophe tenta une dernière fois la fortune. Il la perdit. Après quoi il n'existait plus qu'un endroit où l'on pût le mettre, hors de portée de tous, et où nul n'oublierait qui en tenait la clef.

On le mena à Aalholm.

3. 1332 – La cave

Le roi de Danemark logeait chez un gentilhomme, Peder Hvitfeldt, dans une maison de pierre couverte de roseaux, à

Sakskøbing. C'était tout ce qui lui restait en l'an 1332 : un lit sous le toit d'autrui, dans ce même pays qu'il avait mis en gage trois ans plus tôt.

Deux hommes de petite noblesse, Henneke Breide et Johan Ellemose, firent un calcul simple et infâme. Un roi, si déchu fût-il, devait bien valoir une rançon. Ils mirent le feu à la maison.

Christophe se jeta par la fenêtre, dans la fumée. On l'attendait dessous.

On le conduisit à Aalholm, par la porte de cette forteresse qu'il avait lui-même fait renforcer et que son demi-frère tenait à présent. Les chroniques veulent que le comte Jean fût là ce jour-là. Qu'on se représente la scène : dans la cour, face à face, deux fils de la même mère, Agnès de Brandebourg ; l'un couvert de suie, les poignets liés ; l'autre maître de tout l'est du royaume.

— Eh bien, mon frère, dut dire Jean, vous voilà mieux logé que chez Hvitfeldt.

Nous n'en savons rien. Mais nous savons qu'il ne fit rien pour lui.

Le cachot sous la tour nord-ouest existe encore. On y descend par des marches étroites ; le jour s'y fait gris, puis s'éteint, et le froid vous saisit d'une manière que les saisons n'expliquent pas. Les murs ont trois mètres. Le lagon y est muet. On ne sait pas dans quelle chambre exactement le roi fut serré, ni combien de temps. De la paille, un bat-flanc, un seau, un rai de lumière : ce n'était pas une salle de tourments, c'était une resserre où l'on garde une marchandise en attendant l'acheteur.

L'acheteur ne vint pas.

Voilà le trait le plus cruel de cette histoire : les ravisseurs avaient voulu vendre un roi, et ils découvrirent que personne n'en voulait. Le comte Jean, rapporte un livre populaire de 1869, « ne fit nul cas de son demi-frère et le laissa aussitôt aller ». Ce n'était pas de la miséricorde. C'était du mépris. On expédia Christophe à Nykøbing, libre, et c'était pire que les fers, car la liberté ne lui rendait rien.

Il y mourut le 2 août 1332, de chagrin, disent les chroniques, qui aiment ces morts-là. On l'ensevelit à Sorø. À ce moment tout le Danemark était en gage, le Jutland et la Fionie au comte Gerhard, la Seeland, la Scanie et les îles au comte Jean ; et le royaume demeura huit ans sans roi, comme une maison dont on a vendu jusqu'aux serrures.

Ceux qui descendent aujourd'hui dans la cave remarquent un silence singulier. Les uns l'attribuent aux pierres. Les autres ne disent rien et remontent vite.

4. 1342–1360 – Atterdag

Il était le cadet, élevé hors du royaume, à la cour de l'empereur ; et l'on apprend, dans les cours impériales, la plus utile des vertus royales, qui est la patience.

Valdemar revint en Danemark en 1340 avec le nom de son père pour tout bagage. Le royaume était engagé, les Holsteinois tenaient toujours Aalholm. Mais Valdemar ne ressemblait pas à

Christophe. Il savait compter, il savait attendre, et il savait qu'un royaume ne se rachète pas d'un bloc, mais pièce à pièce, château après château.

Dès 1342, l'homme du comte à Aalholm écrivait au Holstein pour se plaindre de « la grossière outrecuidance du roi ». Le mot est délicieux. Il nous apprend que ce jeune homme, qui n'avait encore ni trésor ni armée, se conduisait déjà en Lolland comme chez lui.

En 1346, il y fut chez lui. Ni bataille ni prouesse : de l'argent, de la pression, de la patience, jusqu'à ce que le Holstein lâchât prise. Valdemar entra à Aalholm, premier roi danois à en passer la porte depuis dix-huit ans. Il leva les yeux vers les tours, les fit renforcer, et fit une chose que nul roi avant lui n'avait faite et que nul ne refit : il créa son propre fils, Christophe, duc de Lolland.

L'enfant portait le nom de l'aïeul qui avait croupi dans la cave. Il tenait maintenant sa cour au-dessus. En 1360, il octroya des privilèges à Nysted « en notre château d'Ålholm », et l'on entend dans ces trois mots une jubilation contenue. *Notre château*. Plus celui du comte. Plus celui du prêteur.

On nomma Valdemar *Atterdag*, « le jour revenu ». Le jeune duc mourut en 1363 d'une blessure reçue devant Helsingborg ; le roi perdit son fils unique, et l'on ne sait ce qui lui coûta davantage. Mais Aalholm était danois, et le resta.

5. 1359 – L’interdit d’Aalholm

Au printemps de l’an 1359, le royaume se faisait la guerre à lui-même.

Pour rassembler les morceaux de son héritage, Valdemar confisquait, taxait, reprenait aux grands les terres de la Couronne dont ils s’étaient saisis pendant les années sans roi. Le Jutland était en révolte, on se battait en Fionie pour des châteaux, et entre les armées vivotaient des églises et des couvents qui n’avaient d’autre défense que leurs prières.

Le mal portait un nom innocent : *gæsteri*, le droit de gîte. Rois et évêques pouvaient se faire héberger avec leur suite tant de jours par an ; mais en temps de guerre, quand des bandes armées couraient le pays, l’hospitalité ressemblait fort au pillage. Les évêques écrivirent au roi : les moines et les moniales, faute du nécessaire, quittaient leurs maisons pour mendier leur pain chez les laïcs ; les curés seraient bientôt chassés de leurs autels ; et tout cela par la faute de ce que la lettre nomme, avec une sainte colère, des *hommes impies et vagabonds*.

Le lundi 29 avril 1359, Valdemar Atterdag, siégeant à Aalholm, répondit.

Il défendit, sous peine de perdre sa grâce, qu’aucun de ses baillis, ni de leurs officiers, ni personne de quelque état que ce fût, accablât désormais prêtres et couvents de gîte forcé et de levées illicites. Qui passerait outre connaîtrait la vengeance du roi.

Il y avait dans cet interdit une finesse qu’on ne remarque pas

d'abord. Les premiers nommés parmi les coupables possibles étaient les baillis du roi ; et ce sont ces mêmes baillis qui, avec les évêques, devaient châtier les contrevenants. Valdemar faisait de ses propres agents à la fois le mal et le remède. C'est assez la façon des princes qui savent gouverner : ils se méfient d'abord de leurs serviteurs.

La lettre se clôt en latin : *Datum Aleholm nostro sub sigillo et in presencia nostra*. Elle fut expédiée en deux exemplaires au moins. L'un gagna le Jutland insurgé ; l'autre le diocèse d'Odense, et sa trace ramène droit à Lolland, car en 1589 le clergé de l'île le produisit pour défendre ses droits, et en 1626 l'original dormait encore dans l'église de Stokkemarke. Les curés de Lolland gardèrent deux cent cinquante ans la lettre du roi, comme on garde une arme dont on espère ne jamais se servir.

À la Pentecôte suivante, à Kalundborg, l'interdit devint loi du royaume : quiconque s'imposerait chez autrui sans le bon vouloir de l'hôte serait jugé comme un brigand. Rassembler un royaume, ce n'est pas seulement reprendre des châteaux. C'est aussi poser des bornes à ceux qui tiennent l'épée. Ce jour-là, une de ces bornes fut plantée depuis une île plate du lagon de Nysted.

6. 1362–1366 – La table où l'on dépeça le Nord

En ces années-là, Aalholm fut moins une forteresse qu'une table de négociations ; et les tables de négociations, en ce siècle,

voyaient se trancher plus de destins que les champs de bataille.

En 1362, Valdemar y reçut Albert de Mecklembourg, duc allemand à l'ambition aussi fournie que la barbe, et les deux princes se partagèrent le Nord comme on découpe un pâté : à qui telle province de Suède, où passerait la frontière, qui épouserait qui. La grande salle d'Aalholm entendit en ces années plus de haute politique qu'aucune autre chambre du royaume.

En juillet 1366, Valdemar y revint et noua avec le même Albert une alliance secrète – dirigée contre son propre gendre, Håkon de Norvège. On l'appela le traité d'Ålholm. Il est peu de forteresses danoises qui aient prêté leur nom à la grande politique ; il en est moins encore qui l'aient prêté à un accord dont la fille du roi n'était sans doute pas censée connaître la teneur.

Les dîners de famille, au XIV^e siècle, n'étaient pas faits pour les âmes tendres.

Mais la roue tourne pour tout le monde. En 1368, les villes de la Hanse, le Holstein, la Suède et le Mecklembourg se levèrent ensemble contre Valdemar, et le roi dut quitter son royaume. Il laissa ses châteaux à leurs capitaines et son âme à Dieu.

À Aalholm commandait un chevalier nommé Kersten Kule.

7. 1366 – Les prisonniers, la princesse et les quatre scribes

Le 28 juillet 1366, on écrivit à Aalholm sur bien autre chose que des royaumes.

Entre les grandes clauses que retiennent les historiens se glissaient de petites questions que personne ne songe à raconter : qui sortirait de prison ? quelles vieilles créances seraient effacées ? et que deviendraient les promesses faites à la fille du roi ?

Une lettre concernait des hommes sans nom. Le roi Albert de Suède et les ducs de Mecklembourg déclaraient avoir convenu avec Valdemar de relâcher les prisonniers des deux partis, pris depuis la dernière Pentecôte ; et les rançons convenues dans le même temps devaient tomber. C'était cette clause-là qui comptait. Une liberté qu'on rachète n'est qu'une dette qui change de forme. Quelque part autour de la Baltique, une vingtaine de Suédois et de Danois croupissaient dans des chambres de tour ; un jour de juillet, sans qu'ils le sussent encore, un morceau de parchemin scellé à Lolland effaça d'un coup leurs fers et leur dette.

Une autre lettre soldait un vieux compte : dix mille marcs d'argent fin. Wismar et Rostock avaient pris part au siège de Helsingborg alors que la paix régnait avec le Mecklembourg ; le comte Adolphe de Holstein avait arbitré, le duc avait réparé, et Valdemar jurait que ni lui ni ses successeurs n'en reparleraient jamais. Qu'on ne se figure pas des coffres d'argent passant

la porte ; qu'on se figure un sceau sur un renoncement. Les querelles les plus coûteuses ne sont pas celles qu'on paie, ce sont celles qu'on rouvre.

Mais tout ne fut pas pardonné. Dans une troisième lettre, Valdemar remettait au roi de Suède et aux ducs leurs manquements passés – sauf un, nommément excepté : le douaire de sa fille Ingeborg, épouse du duc Henri de Mecklembourg. Le père accordait un délai jusqu'à la Saint-Martin 1368 ; il ne lâchait rien. On ne sait si Ingeborg était là. On sait que, ce jour-là, entre des rois qui s'embrassaient, un père défendait sa fille.

Et il fallait que toutes ces nuances survivent à ceux qui les avaient voulues. Libération et rançon, remise et exception, créance éteinte et terme nouveau : quatre hommes en répondaient. Les éditeurs du *Diplomatarium Danicum* ont distingué, dans les neuf traités d'Aalholm, quatre mains de scribes, et des brouillons subsistent, raturés, repris. On les voit, dans une salle de l'aile nord, la lumière du lagon sur le vélin, la corne à encre au poing, veillant à ce qu'une virgule ne délivre pas un prisonnier de trop ni n'engloutisse le douaire d'une princesse.

Les rois décidaient. Les scribes faisaient durer.

8. 1368 – L'homme qui parla

En septembre 1368, le comte Henri de Holstein débarqua sur Lolland avec une armée que les nefes de la Hanse avaient passée. On le nommait Henri de Fer, et il n'était pas venu pour causer.

Les châteaux du roi tombaient comme des quilles. Il se présenta devant Aalholm.

Dans la forteresse, sire Kersten Kule, chevalier, la tenait en gage. Ce n'était pas un foudre de guerre, et il connaissait l'état exact de ses greniers : trop peu d'hommes, trop peu de blé, point de roi à qui envoyer un courrier. Il connaissait aussi l'état de l'adversaire : une armée qui ne pouvait passer l'hiver dans la boue devant un château d'eau.

Alors Kule parla.

— Monseigneur, dut-il dire au comte, pourquoi vous morfondre sous nos murs quand la saison tourne ? Accordez-moi jusqu'au premier jour de mai. Ce jour-là, nous déciderons du sort des châteaux.

Le 8 septembre 1368, il conclut une trêve pour toute l'île ; trois jours plus tard, le capitaine de Ravensborg l'imita. Chacun garderait ses biens jusqu'au 1er mai 1369 ; l'armée pouvait se retirer ; personne n'aurait faim. Henri de Fer accepta. C'était, après tout, une reddition à terme.

Le 1er mai vint, et passa. Aalholm ne fut point rendu. Il se trouva des obscurités dans l'accord, des lettres à collationner, des pourparlers à reprendre. En novembre, Valdemar fit la paix avec la Hanse. En septembre 1370 encore, Kersten Kule, assis à Bardewick chez le duc de Brunswick-Lunebourg, assurait avec la plus grande gravité que les châteaux seraient remis sitôt qu'on serait « pleinement d'accord sur toutes les négociations et toutes les lettres ».

On ne fut jamais pleinement d'accord.

Quand le roi rentra, Aalholm était debout, intact, et Kule sur la courtine. Le livre populaire de 1869 note sobrement que les deux capitaines « avaient manifestement agi avec grande sagesse ». Il n'avait pas décoché une flèche. Il avait écrit des lettres, demandé des délais, et laissé le calendrier se battre à sa place.

C'est la plus belle prouesse qu'on puisse attribuer à un serviteur de l'État ; c'est aussi la plus rare, car elle ne se chante pas.

9. 1376 – Deux rois pour une couronne

Valdemar Atterdag mourut le 24 octobre 1375, et il laissait un royaume sans fils, ce qui est pour un royaume la pire des maladies.

Restaient les petits-fils. Ingeborg, l'aînée, avait donné au duc Henri de Mecklembourg un garçon nommé Albert. Marguerite, la cadette, avait donné au roi Håkon de Norvège un enfant de cinq ans nommé Oluf. Le Danemark était royaume électif ; les Mecklembourgeois n'attendirent pas l'élection. Quelques mois après les funérailles, le jeune Albert s'intitulait déjà, dans ses chartes, *roi Albert de Danemark* – titre immense pour un garçon qui ne possédait pas un pouce du pays.

Le 21 janvier 1376, à Grevesmühlen, la famille et ses alliés s'assemblèrent pour acheter le secours qui changerait le titre en couronne. Le prix fut Aalholm.

Le parchemin dort à Schwerin, alourdi de vingt-sept sceaux de cire. Le « roi de Danemark », quinze ans, et les ducs y reconnaissent devoir aux comtes de Holstein trente mille marcs d'argent, et engagent en garantie Ålholm, Ravensborg et toute la terre de Lolland, avec Kolding, Ribe et Sejerø par-dessus le marché. Albert mettait en gage un château qu'il n'avait jamais vu. Il disposait sur le papier d'un royaume qu'il restait à conquérir ; c'est le propre des prétendants de dépenser d'avance l'héritage qu'ils n'auront pas.

À Aalholm, pourtant, commandait le capitaine Henning Schacht, et il était de l'autre parti. Six semaines après Grevesmühlen, le 4 mars, le duc Bogislav VI de Poméranie se tenait dans la cour du château, au bord du lagon, et jurait de soutenir Oluf, Håkon et la reine Marguerite « de toute sa puissance ». Tandis qu'on vendait la forteresse en Allemagne, on y scellait l'alliance adverse.

Le même jour encore, à Roskilde, l'archevêque de Lund et les grands se déclaraient pour Oluf ; et à Eger, à plusieurs centaines de lieues, l'empereur Charles IV promettait aux Mecklembourgeois de les aider à conquérir le Danemark. Ainsi, le 4 mars 1376, deux camps travaillaient de part et d'autre de la Baltique pour deux rois différents, et Aalholm se trouvait juste au milieu, comme la pièce d'or sur la table des joueurs.

Marguerite gagna la première manche avec l'arme qu'elle maniait mieux que quiconque : les hommes du royaume. Le 3 mai, l'assemblée de Slagelse élit le petit Oluf. Une flotte

mecklembourgeoise parut en septembre dans le Sund ; la guerre était dans l'air ; mais le 21 septembre, à Copenhague, on s'accorda, et le Mecklembourg reconnut l'enfant.

On croirait l'affaire close. Les affaires de cette sorte ne sont jamais closes.

10. 1377 – L'empereur cite à comparaître

Le 12 septembre 1377, à Tangermünde, sur l'Elbe, l'empereur Charles IV fit écrire trois lettres.

Le vieux duc Albert s'était plaint de nouveau : le royaume revenait de droit à son petit-fils, et des capitaines danois occupaient les châteaux de la Couronne *contra deum et iusticiam*, contre Dieu et la justice. L'empereur nomma les forteresses une à une, et l'homme qui tenait chacune. Hagenskov. Nyborg. Fåborg. Kærstrup. Tranekær. Ravnsborg. Et puis :

Tu Nicolae Thome castrum Alholm. Toi, Niels Thomsen, qui tiens le château d'Ålholm.

Niels Thomsen était un écuyer qui, dix semaines plus tôt, avait juré à Nyborg, avec le roi Oluf, la reine Marguerite et quarante-quatre chevaliers, de maintenir l'unité du royaume. On lui ordonnait de comparaître sous dix-huit semaines devant l'empereur ou son juge de cour ; et, pour qu'il ne pût alléguer la crainte du chemin, on lui accordait un sauf-conduit d'aller et de retour. C'était de la routine de chancellerie ; et cette routine même disait comment l'empereur voyait l'affaire : un procès

ordinaire, et les capitaines de Danemark pour accusés.

On imagine l'écuyer recevant le parchemin des mains d'un héraut, le sceau impérial pendant au bout de ses lacs, et l'injonction d'aller répondre en pays ennemi, devant l'homme le plus puissant de la chrétienté, du crime de garder un château danois au roi danois.

Il n'y alla point.

Le 27 janvier 1378, peu après l'échéance, il parut au tribunal de Lolland, où on lui transféra un manoir à Hessel avec des terres en la paroisse de Radsted. L'acte le qualifie de « capitaine d'Aalholm et juge du pays de Lolland ». L'empereur l'avait cité en Allemagne ; il achetait du bien à Lolland. On ne saurait mieux répondre à une sommation.

En octobre 1382, il commandait toujours à Aalholm. L'empereur était mort à Prague en novembre 1378, le vieux duc en février 1379, et l'affaire s'était enlisée. Les trois lettres impériales reposent aujourd'hui encore à Schwerin, dans les archives mêmes du plaignant, intactes. Une citation devait être signifiée par celui qui l'avait obtenue ; qu'elles ne soient jamais sorties du coffre ducal dit assez jusqu'où alla le procès.

Les grands de ce monde lancent leurs foudres plus souvent qu'ils ne frappent ; et les petits qui le savent dorment tranquilles.

11. 1394 – La femme la plus puissante du Nord

Elle avait été mariée à dix ans, couronnée reine de Norvège à dix-sept. À trente-sept, elle gouvernait de fait trois royaumes, et aucun homme du Nord n’osait la contredire en face.

Marguerite, fille de Valdemar.

En 1394, elle s’établit à Aalholm. Non pour s’y reposer – le repos lui était inconnu – mais pour y traiter avec les envoyés de la Hanse, ces riches villes allemandes qui avaient humilié son père. Elle les reçut dans la forteresse où son grand-père avait croupi au fond d’une cave ; et l’on aime à penser qu’elle y songea.

On la voit dans la grande salle, toute de noir vêtue, car elle porta le deuil des années, le visage impénétrable et l’œil qui n’omettait rien. Les Hanséates vinrent avec des exigences ; elle écouta. Ils vinrent avec des menaces ; elle écouta. Ils vinrent avec des offres ; alors elle parla, et quand elle eut fini, ils avaient lâché plus qu’ils n’étaient venus prendre.

C’est pendant son séjour que le château reçut sa forme médiévale achevée ; l’aile sud fut terminée sous ses yeux, et l’aile qui porte encore son nom, l’aile Marguerite, garde la mémoire de ces mois où la reine dictait, à la fenêtre du lagon, des lettres pour Stockholm, pour Oslo et pour Rome. Aalholm, en ce temps-là, fut la capitale du Nord.

L’un des envoyés aurait dit, en repartant, qu’il était plus aisé de traiter avec trois rois qu’avec une seule Marguerite. Le mot est peut-être apocryphe. Il mérite de ne pas l’être.

Elle mourut en 1412, à bord d'un navire, dans le fjord de Flensburg. Aalholm passa aux rois qu'elle avait faits.

12. 1394 – Les artisans de paix qu'on mit aux fers

À l'automne de cette même année, Aalholm faillit être le lieu où s'achèverait l'une des grandes querelles du Nord. Il ne le fut pas ; et la raison est si singulière qu'elle vaut un chapitre.

Cinq ans plus tôt, le 24 février 1389, l'armée de Marguerite avait battu à Åsle, près de Falköping, le roi Albert de Mecklembourg, qui depuis lors, avec son fils, était prisonnier au château de Lindholm en Scanie. Stockholm tenait encore ; Rostock et Wismar armaient des flottes pour ravitailler la ville, et de ces flottes naquirent les Frères vitaliens, corsaires vite devenus pirates, qui pillaient tout ce qui flottait. Pour la Hanse et pour l'Ordre teutonique, la captivité d'un roi n'était pas une affaire de couronne. C'était une affaire de navires, de marchandises et de profits perdus ; et les marchands, qui ne font pas la guerre, sont souvent les premiers à vouloir la paix.

À Helsingborg, l'été 1394, on trouva une issue ingénieuse : Marguerite relâcherait le roi et son fils contre caution de huit villes hanséatiques ; faute d'accord dans un délai fixé, Albert paierait soixante mille marcs, livrerait Stockholm, ou retournerait en prison, vif ou mort. Encore fallait-il conclure et jurer la paix. On fixa pour cela *une amiable journée à Ålholm, à la prochaine Toussaint*, avec sauf-conduit quatre semaines avant

et quatre après. Les Mecklembourgeois offraient en garantie le roi lui-même, son fils, le duc Jean, cent de leurs meilleurs chevaliers et toutes leurs villes ; et, s'il le fallait, Stockholm.

L'évêque Tord de Strängnäs l'écrivit aux défenseurs de la ville : à la Toussaint, le duc, les seigneurs de Prusse et les villes rencontreraient la reine à Ålholm. Marguerite elle-même devait y être.

En octobre, le notaire du conseil de Rostock, Konrad Römer, chevaucha jusqu'en Prusse pour presser les gens de l'Ordre. D'autres se dérobaient : la ville de Kampen fit savoir qu'elle n'enverrait personne, la saison étant *si hivernale et le lieu si lointain*. Les routes, il est vrai, n'étaient pas sûres ; le bourgmestre de Stralsund avait été occis par un Danois sur le chemin de Helsingborg.

L'Ordre teutonique dépêcha vers Lolland le commandeur de Schwetz, son grand procureur et quelques bourgeois. Ils n'arrivèrent jamais.

C'est le grand maître lui-même qui nous apprend leur sort, dans une lettre écrite à Montau le jour de la Saint-Martin, au duc Wartislav le Jeune de Stolp, en Poméranie. Il avait envoyé ses gens à la journée d'Ålholm, à la prière des deux partis, pour la paix des mers et le bien du marchand. « Et ces nôtres messagers, ajoutait-il, vous les avez faits prisonniers. » Le duc avait avec l'Ordre une querelle toute différente, et il avait saisi au passage les artisans d'une paix qui ne le regardait pas.

Or ce Wartislav de Stolp était le père du jeune Éric de

Poméranie, que Marguerite venait précisément de choisir pour héritier. C'était le père de son futur successeur qui arrêta sur la route les hommes qu'elle attendait. Les dieux de l'histoire ont parfois l'humour grinçant.

La Toussaint vint et passa. On imagine la reine dans l'aile neuve, les sauf-conduits prêts, les Mecklembourgeois en mer, et pas un Prussien à l'horizon. En février 1395, Lübeck écrivait aux villes de Prusse : « Vous savez qu'il n'est rien sorti de la journée qui devait se tenir à Ålholm. » On la remit à la Saint-Georges, à Falsterbo. La paix se fit ailleurs, à Lindholm, où le roi captif fut enfin relâché ; Stockholm passa aux Hanséates en gage d'une rançon qu'on ne paya jamais, et en 1398 Marguerite eut la ville.

Ålholm n'eut pas sa journée. Mais il fut, un automne, le lieu où toute la Baltique avait rendez-vous ; et l'on vit ce qu'il en coûte, en ce monde, simplement pour parvenir jusqu'à la table.

13. 1409–1471 – La procession des rois

Après Marguerite, ils vinrent à la file, comme si Ålholm était un relais sur la grand-route du pouvoir.

Éric de Poméranie, son fils adoptif, affranchit Nysted en 1409. La petite ville avait vécu sous le château comme une servante sous l'œil de ses maîtres ; elle reçut une charte et le droit de commercer pour son propre compte, et ne l'oublia jamais. En 1438, quittant son royaume pour la carrière de pirate qu'il devait mener à Gotland, Éric donna Ålholm au duc Barnim

de Poméranie : cadeau d'adieu d'un roi qui n'avait plus rien à donner.

Puis vint Christophe de Bavière, et il vint avec une fiancée.

Elle s'appelait Dorothée de Brandebourg et avait quinze ans lorsqu'en 1445 elle rencontra son roi à Aalholm. Elle arrivait du sud avec ses coffres de trousseau et des dames d'atours qui lui avaient appris ce qu'on attendait d'une reine. Elle vit le château surgir de l'eau, rouge et massif ; elle vit l'homme qui devait être le sien. Trois ans plus tard, il était mort, et elle était veuve à dix-huit ans.

Elle se remaria au roi suivant, Christian Ier, qui régna depuis Aalholm en 1454 et ne savait pas mieux tenir ses finances que ses prédécesseurs. En 1471, Dorothée lui prêta de l'argent et prit Aalholm en gage. La fiancée de quinze ans était devenue la banquière du roi, et la propriétaire du château où elle avait tremblé.

Ce fut le commencement d'une longue époque : Aalholm, île des reines.

14. 1423 – Le gouverneur et l'alliance éternelle

Il avait combattu le roi de Danemark. On le retrouve parmi les hommes sur lesquels le roi fondait sa politique. Ce genre de conversion n'étonnait personne au XVe siècle ; il n'étonne guère davantage aujourd'hui.

Erik Krummedige était un gentilhomme holsteinois

possessionné en Schleswig. En 1411, il avait pris Flensburg pour les ducs par un coup de main nocturne ; en 1413, on le comptait encore parmi les ennemis du roi. Puis il changea de bannière, passa à Éric de Poméranie, et son ascension fut rapide : conseiller du royaume en 1417, gouverneur d'Aalholm en 1419, grand maître de la cour en 1424. L'ancien adversaire tenait désormais une forteresse royale sur Lolland, et il savait mieux que personne ce que coûtaient les querelles entre le roi, le Holstein et la Hanse : il y avait joué sa terre et sa tête.

En 1423, on crut qu'un accord durable était possible. Le roi régnait sur trois couronnes, mais trois couronnes ne l'affranchissaient pas des marchands de la Baltique. Une lettre de Lübeck, en janvier, énumère les griefs avec une précision d'épicier : rendre le commerce paisible, libérer les prisonniers des villes, restituer navires et marchandises saisis, et même régler la question des deniers de cuivre. Derrière les grands mots de la diplomatie, il y avait toujours un marchand inquiet de savoir s'il reverrait sa cargaison.

Le 15 juin 1423, à Copenhague, le roi Éric et Lübeck, Rostock, Stralsund, Wismar, Lunebourg, Greifswald et Anklam conclurent un vaste traité : mille hommes d'armes de secours réciproque sous trois mois, des règles pour leur entretien, la protection des gens et des biens, des journées annuelles ; jusqu'au douaire de la reine Philippa, si elle survivait au roi. Et parmi les conseillers qui y apposèrent leur avis et leur sceau, on lit : *Erik Krummedige d'Ålholm*.

L'alliance devait durer toujours.

Trois ans plus tard, le 27 septembre 1426, les ducs de Schleswig se liguaient avec Lübeck, Stralsund, Hambourg, Rostock, Wismar et Lunebourg – contre le roi Éric. Les villes qui avaient promis mille hommes au roi retournaient les mêmes armes contre lui. En 1431, après la chute de Flensburg, les ennemis de Krummedige brûlèrent son manoir de Rundtoft. La grande politique qu'il avait servie revint frapper à sa propre porte.

Les traités éternels durent rarement plus longtemps que l'intérêt de ceux qui les signent. Celui-ci dura trois ans. Le nom d'Aalholm, lui, est resté dans le parchemin.

15. 1460 – Le douaire

Le mot est vieux et pesant : *livgeding*, le douaire. C'était la pension des reines veuves – terres, fiefs et châteaux assignés à leur entretien jusqu'à leur mort. Lolland-Falster s'y prêtait à merveille : des terres grasses, un domaine royal compact, Copenhague à distance commode. Les îles devinrent la province des reines, et Aalholm les suivit.

Il en résulta une bizarrerie : pendant de longues périodes, le gouverneur du château fut nommé non par le roi, mais par une reine douairière siégeant à Nykøbing. Aalholm avait une femme pour suzeraine.

La série s'ouvre avec Dorothée, qui garda jusqu'à sa mort,

en 1495, un gage sur les domaines royaux de l'île. La reine Christine, épouse du roi Hans, y passa quelquefois. Élisabeth, épouse de Christian II, fut la première à se voir promettre Lolland en douaire ; promesse que l'histoire réduisit à rien, car le couple royal tomba, s'enfuit, et Élisabeth mourut en exil sans avoir jamais vu ses terres.

Sophie de Poméranie, femme de Frédéric Ier, reçut à son couronnement, en 1525, la promesse de Nykøbing, d'Aalholm et de Ravnsborg. Deux conseillers qui avaient scellé la promesse faite à Élisabeth refusèrent de se dédire ; puis la Querelle du Comte éclata, et Aalholm fut « un temps comme une balle entre les puissances », racheté, surpris, inféodé, repris, avant que la reine douairière en jouît enfin. D'un de ses sous-baillis, Erik Rosenkrantz, nous reste une lettre de 1551 où il se plaint qu'on ne trouve pas d'argile à briques sur les terres du domaine pour réparer le château. Neuf ans plus tard, on préparait le four. L'Aalholm des reines fut aussi celui des réparations remises au lendemain.

Après la grande Sophie, dont nous parlerons, ce fut le déclin. Nykøbing devint le siège du douaire ; Aalholm ne fut plus qu'une résidence de gouverneur. Une inspection de 1642 ne trouva dans la chambre du roi que deux lits à baldaquin et « quelques planches et bancs à peine utilisables », derrière une tenture vieille, usée et piquée des vers.

Les dernières reines furent des propriétaires lointaines : Sophie-Amélie, Charlotte-Amélie. À la mort de cette dernière,

en 1714, Aalholm revint à la Couronne pour la dernière fois. Pendant plus de deux siècles et demi, il avait été plus souvent commandé par une femme que par un homme ; et quand vint l'heure de le vendre, ce fut encore une femme qui l'acheta.

16. 1503 – Le roi Hans

La preuve tient en trois mots latins, mais elle est de bon aloi. Le 4 octobre 1503, le roi Hans termina une lettre à l'archevêque Birger Gunnersen de Lund par cette formule : *Ex castro nostro Aleholm*. De notre château d'Aalholm.

La lettre existe toujours, sur papier, avec les débris du sceau, aux Archives nationales de Suède. Ce n'est pas une tradition, c'est un acte. Et le roi n'était pas en visite : il gouvernait. Il y remettait à plus tard une affaire de terres, « jusqu'à ce que Dieu veuille que nous nous entretenions » ; et il levait, d'Aalholm, l'interdiction qu'il avait faite d'exporter hors du royaume « blé et denrées comestibles ». La politique frumentaire du Danemark se décida ce jour-là au bord du lagon de Nysted.

Le roi ne voyageait pas seul. Avec lui suivaient courtisans, valets, gardes, chevaux et chancellerie. Le pouvoir, en 1503, était itinérant ; quand le roi se déplaçait, le gouvernement se déplaçait avec lui, et l'îlot devenait pour quelques jours le cœur administratif d'un royaume.

Mais 1503 n'était pas une année ordinaire. Six ans plus tôt, Hans avait été couronné roi de Suède, et l'Union de Kalmar

réunie sous un seul sceptre. Puis étaient venus la défaite du Dithmarschen, la révolte suédoise, et Sten Sture régent. Hans, parti chercher du renfort, avait laissé la reine Christine défendre le château de Stockholm ; assiégée, affamée, décimée, elle avait dû se rendre en mai 1502, quelques jours avant que la flotte de secours parût. Elle était restée prisonnière des Suédois.

Elle ne fut relâchée qu'à l'automne 1503, à peu près au moment où son époux, à Aalholm, scellait ses lettres.

Et pourtant il ouvre la sienne par son titre entier : *Johannes, par la grâce de Dieu roi de Danemark, de Suède et de Norvège*. Les rois ne renoncent jamais à un titre ; ils perdent les royaumes et gardent les mots.

Son père Christian Ier avait séjourné ici en 1454 ; son fils Christian II y séjournerait en 1516 et 1519, peu avant de devenir à son tour roi de Suède, pour quelques mois, jusqu'au bain de sang de Stockholm. Trois générations d'Oldenbourg firent de l'îlot plat une résidence royale. Quand Hans écrivait « notre château », il ne parlait pas par métaphore.

DEUXIÈME PARTIE :

L'ÎLE DES REINES

17. 1516–1526 – Le douaire des veuves

En 1525, la loi le fixa : les reines de Danemark auraient pour douaire Aalholm, Ravnsborg et Nykøbing.

C'était un honneur, assurément ; c'était surtout une affaire. Les domaines royaux de Lolland et Falster comptaient parmi les plus riches terres du royaume, plates, grasses, sans gel l'hiver, avec des bois pour le chauffage et des grèves pour la pêche. Une reine qui en recevait la jouissance ne recevait pas une pension : elle recevait une entreprise.

Frédéric Ier régna depuis le château en 1526 ; Christian II l'avait fait en 1516, avant de perdre son royaume et de finir captif à Sønderborg – autre roi qui apprit qu'une forteresse danoise sert à deux usages. Mais ce furent les femmes qui s'installèrent à Aalholm et qui y restèrent.

Aucune ne prit la chose plus au sérieux que Sophie. Mais avant de la voir compter ses bœufs, il nous faut parler d'une

autre femme, qui ne fut jamais reine, et dont la mort ébranla un trône.

18. 1517 – Le gouverneur et la mort de Dyveke

Elle s'appelait Dyveke, la « petite colombe », et elle était venue enfant des Pays-Bas à Bergen avec sa mère, Sigbrit, qui tenait commerce dans la ville. C'est là que la vit Christian, alors vice-roi de Norvège pour son père. Quand il fut roi, la mère et la fille le suivirent à Copenhague, et Dyveke devint la maîtresse officielle du souverain, logée d'abord à Hvidøre, puis, en 1516, dans une belle maison de l'Amagertorv.

Le roi épousa en 1514 Élisabeth de Habsbourg, petite-fille de l'empereur ; il ne quitta pas Dyveke pour autant. L'empereur Maximilien dépêcha une ambassade pour exiger qu'on renvoyât la favorite. Christian refusa. Les amours d'un roi du Nord étaient devenues une affaire d'Europe.

En 1517, Dyveke tomba malade et mourut. De quoi ? Nul ne le sait. Mais aussitôt naquit l'une des légendes les plus tenaces de l'histoire danoise : Torben Oxe, gouverneur du château de Copenhague, lui aurait fait porter des cerises empoisonnées. Le conseil du royaume l'acquitta. Le roi, fou de chagrin ou de rage, le fit juger par douze paysans, qui le condamnèrent ; et le 29 novembre 1517, la tête de Torben Oxe tomba. L'affaire ne concernait plus une jeune morte ; elle demandait jusqu'où un roi pouvait aller contre un noble que ses pairs avaient absous. La

réponse coûta plus tard sa couronne à Christian.

C'est ici qu'Aalholm entre dans la tragédie.

Cette même année, Knud Pedersen Gyldenstierne avait reçu le château en fief. Il n'était pas un inconnu : page, il avait suivi le jeune Christian contre Elfsborg en 1502. Il ne garda Aalholm que quelques mois. Il le perdit la même année et fut jeté en prison, selon le Dictionnaire biographique danois *apparemment* parce qu'on l'accusait d'avoir empoisonné Dyveke. Il en sortit vivant, ce qui n'était pas donné à tout le monde cette année-là.

Le romancier voudrait l'accuser ; l'historien l'en retient. Nous ne savons pas de quoi exactement on le soupçonna. Mais il y a, dans la liste des gouverneurs du château du lagon, un nom qui mène droit au cœur du drame de la favorite.

Son successeur fut Otte Krumpen, l'un des fidèles du roi : il avait porté la couronne au sacre de 1514 et commandé un des navires qui ramenèrent la jeune reine. En 1520, il mena l'armée danoise en Suède, vainquit à Bogesund et à Uppsala, et fut armé chevalier après le couronnement de Stockholm, quelques jours avant le bain de sang. En quelques mois, Aalholm avait passé d'un homme qui tombait à un homme qui montait.

Puis la roue tourna, comme elle tourne toujours.

Christian s'enfuit en 1523 ; Knud retrouva faveur sous Frédéric Ier. Et en 1532, quand le roi déchu, attiré dans le Nord par de fausses promesses, fut fait prisonnier, ce furent Knud Pedersen Gyldenstierne et Otte Krumpen qui eurent la charge de le conduire à Sønderborg. Deux anciens gouverneurs d'Aalholm

chevauchant côte à côte, le roi captif entre eux. Ce fut, dit-on, un amer revoir : Knud arracha du cou de Christian le collier de la Toison d'or et lui tira la barbe. Les hommes ne pardonnent guère les prisons où on les a mis, surtout quand ils les ont peut-être méritées.

La Querelle du Comte les ballotta tous deux. Knud livra Nykøbing aux gens du comte Christophe et connut les geôles de Copenhague, de Malmö et du Mecklembourg jusqu'en 1536. Otte Krumpen reçut à nouveau Aalholm, cette fois pour le comte, fut enlevé pendant une promenade à cheval hors des murs, traîné à Nykøbing, à Lübeck, en Mecklembourg, dépouillé, puis oublié jusqu'en 1542.

Et voici le dernier tour de cette ronde. En 1549, ce fut Knud Pedersen Gyldenstjerne qui reçut la garde de Christian II, prisonnier au château de Kalundborg. Les deux hommes approchaient de soixante-dix ans. Le soudard était devenu dévot, composait des psaumes et montrait à son captif autant de douceur que les ordres le permettaient. L'homme qui avait perdu Aalholm et sa liberté à l'ombre de la mort de Dyveke veilla sur la vieillesse du roi qui l'avait fait emprisonner. Il mourut à Kalundborg en 1552.

19. 1533–1534 – L'année où vinrent les paysans

Tous les visiteurs d'Aalholm n'avaient pas été conviés.

En 1533, Frédéric Ier mourut, et le Danemark se retrouva

sans roi. Le conseil hésitait entre le duc Christian, luthérien, et un candidat catholique ; pendant que les seigneurs disputaient à Copenhague, les campagnes grondaient. Les paysans en avaient assez des taxes, des baillis, des maîtres qui prenaient toujours et ne rendaient jamais.

À Lolland, cela grondait plus qu'ailleurs.

Le bailli d'Aalholm – l'homme du roi, le receveur, celui qui tenait les clefs et les registres – sortit un jour à cheval et ne revint pas. Les paysans l'avaient tué. Où, comment, et qui frappa le premier, nous l'ignorons. Nous savons seulement qu'il gisait dans la glaise de Lolland et que personne au château n'osa aller le chercher.

L'année suivante, ce fut la ville elle-même. On nomma la guerre civile la Querelle du Comte, parce que le comte Christophe d'Oldenbourg s'était loué pour remettre sur le trône Christian II prisonnier, et que bourgeois et paysans le suivaient. En 1534, Nysted se leva. La ville qu'Éric de Poméranie avait affranchie marcha contre le château qui l'avait dominée trois siècles.

Un matin d'été, de la brume sur le lagon, et sur la digue le bruit de beaucoup de pas. Des bourgeois avec des haches, des paysans avec des fourches, des pêcheurs avec des gaffes, des garçons avec des pierres. Ce n'était pas une armée ; c'était une ville. Sur la courtine, les gardes les virent venir et comprirent qu'ils n'avaient ni assez d'hommes, ni assez de traits, ni assez de temps.

Aalholm tomba. La forteresse bâtie pour que nul n'y entrât fut

prise par ses voisins.

20. 1538–1551 – Le roi qui le reprit

Cela ne dura pas ; ces sortes de victoires durent rarement.

Christian III, le duc luthérien, gagna la guerre, prit Copenhague en 1536 et imposa la Réforme. Les franciscains de Nysted, derniers frères mineurs du royaume, ceux qui avaient tenu le plus longtemps contre la foi nouvelle, franchirent leur porte pour la dernière fois en 1538. Nysted fut protestante, comme le roi.

En 1551, Christian III était à Aalholm, et il y était venu pour chasser.

L'oubli travaille vite. Quinze ans après que la ville eut forcé le château, le roi courait le cerf dans la forêt de Roden comme si de rien n'était. Les paysans étaient retournés à leurs fermes, les bourgeois à leurs étals ; un nouveau bailli ne parlait jamais de son prédécesseur. Mais il fallut deux siècles, dit-on, avant qu'au château on oubliât ce qu'on entendait monter de la ville quand le vent soufflait de ce côté.

21. 1556 – La lettre du roi

Le 18 août 1556, un clerc inscrivit au registre de la chancellerie une lettre fort courte, et nota en marge le lieu : Aalholm.

L'affaire était infime. Deux pièces de terre d'église à Vester

Ulslev, et un homme nommé Hans Hofmand qui souhaitait y demeurer. Le roi lui accordait de les garder sa vie durant, contre une seule redevance, à charge d'obéir au gouverneur d'Aalholm.

De Hans Hofmand, nous ne savons rien d'autre. Ni son visage, ni la taille de ses champs, ni s'il vint lui-même, le bonnet à la main. Mais ne méprisons pas ce qu'il obtint. La tenure à vie n'était pas de droit en 1556 ; la loi ne la fixa qu'en 1683. Une lettre royale qui vous laissait sur votre terre jusqu'à la mort, c'était, pour un paysan, ce qu'un titre de comte était pour un gentilhomme.

Et la date dit autre chose encore : que ce jour-là, Christian III et sa chancellerie étaient à Aalholm. Vingt ans après la Réforme, le roi courait encore son royaume ; peut-être était-il revenu pour la chasse. Entre deux affaires d'État, il prit le temps de sceller le sort d'un homme et de deux champs.

Les rois laissent dans l'histoire leurs guerres et leurs traités. Leurs registres laissent autre chose, de plus humble et de plus vrai.

22. 1559 – Les paysans et la lettre du roi déchu

L'année 1559 commença par un deuil. Christian III mourut le jour de l'An, et son fils Frédéric II monta sur le trône. Quelques semaines plus tard, à Kalundborg, mourut Christian II, captif depuis trente-six ans, sous la garde de ce même Knud Pedersen Gyldenstjerne qui avait perdu Aalholm en 1517.

Une année à trois rois. Et à Aalholm, au fond d'un coffre, une lettre au nom du roi mort.

La Couronne réclamait l'impôt aux *hommes de semaine* du château, ces paysans qui logeaient tout près et y devaient une corvée hebdomadaire. Ils refusèrent. Pour prouver leur exemption, leurs délégués produisirent une lettre de Christian II qui les dispensait de l'impôt royal ; et ils ajoutèrent que, de toute manière, ils étaient trop pauvres pour payer.

Arrêtons-nous sur cette image. Des paysans de Lolland, l'été de 1559, brandissant un papier signé d'un roi dont la noblesse avait brûlé les lois à Viborg, dont les partisans avaient perdu une guerre civile, et qui venait de mourir en prison. Ils l'avaient gardé une génération entière. Ils savaient ce qu'il valait, et ce qu'il pouvait coûter de le montrer.

Le 18 juillet, de Copenhague, Frédéric II écrivit à Mogens Erichsen, à Aalholm, de faire enquête. Et sa réponse est un petit chef-d'œuvre de prudence royale. Il ne dit pas si la lettre d'un roi déchu avait force. Il n'en demanda ni le texte ni la date. Il demanda seulement si les paysans avaient été dispensés des derniers impôts du temps de son père ; auquel cas, ils le seraient encore.

Le jeune roi contournait le fantôme en interrogeant son père à sa place. Il y a des souverains qui savent, dès leurs premières semaines, qu'on gouverne mieux par la coutume que par les principes.

Ici le registre se tait. Nous ignorons l'issue ; nous ne

connaissions même pas la lettre de Christian II, qui n'existe que par cette mention. Mais la scène suffit : sous les murs d'Aalholm, un vieux parchemin, gardé par des pauvres, obligea un roi neuf à prendre parti.

23. 1581–1585 – Le mur

Mais avant d'être veuve, Sophie vint en reine, et elle vint dans un château rajeuni.

Dans les années 1580, Aalholm avait été remis au goût du jour. Derrière le mur oriental, on avait élevé une véritable aile ; on avait exhaussé les deux tours du nord en appareil croisé, la manière nouvelle du siècle. Frédéric II voulut voir l'ouvrage ; il vint en 1585 avec la reine Sophie et tout le conseil du royaume.

Ce fut une fête. Des feux dans la cour, des rôts à la broche, de la bière en tonneaux, les dames des conseillers en soie et en fourrure, les veneurs du roi retenant à grand-peine des chiens impatients. Frédéric aimait boire, manger et chasser ; il était dans son élément.

Et un soir, quand le vin eut délié les langues, le roi voulut qu'on se souvînt de ce séjour. On fit venir un peintre. Sur le mur de la salle orientale de l'aile nord, on inscrirait le nom de chacun.

En haut, le roi, avec sa devise. Puis la reine. Puis, l'un après l'autre, avec leurs écus et leurs sentences, les conseillers du royaume, les plus puissants hommes de Danemark.

Et tout en bas, sous les beaux noms et les maximes latines

sur l'honneur et la fidélité, *Christoffer Koryot*, avec un bonnet à grelots et une chope.

Le fou du roi.

— Et moi, Sire ? dut-il crier du fond de la salle, d'une voix où la bière tenait trop de place. Je n'y suis point ?

Les conseillers regardèrent le roi. Frédéric, qui avait le rire facile, rit.

— Mettez-le, dit-il. Mettez-le en bas. Et donnez-lui une chope.

C'est peut-être la plus danoise des peintures murales : la puissance, l'honneur, les ordres de chevalerie, et sous tout cela un homme dont le métier était de faire rire les puissants, et que personne, ensuite, n'osa effacer.

On badigeonna le mur au cours des siècles. On le retrouva en 1889. Koryot avait attendu trois cents ans pour avoir le dernier mot.

24. 1588–1611 – La reine aux bœufs

Frédéric mourut en 1588. Sophie avait trente et un ans, sept enfants, et un royaume qu'elle n'avait pas le droit de gouverner.

Elle gouverna donc Lolland.

De Nykøbing, elle fit d'Aalholm le centre d'un empire agricole sans égal dans le royaume. Elle tenait ses comptes elle-même ; ses registres de lettres, où chaque ordre était recopié, nous la montrent sachant au juste combien de vaches logeaient dans chaque étable, ce que valait un tonneau de seigle à Lübeck,

et quel intendant la volait.

Elle était, disaient les contemporains, *le plus grand éleveur de bœufs du pays* : des taureaux castrés, engraisés dans les prés de Lolland et poussés en troupeaux immenses vers les foires du Holstein et de Hollande. C'était le commerce de l'or noir de son siècle, et la reine douairière en tenait les puits.

En 1611, elle fit bâtir à Aalholm une étable neuve de trente-deux travées, et justifia la dépense par ces mots qu'on aimerait graver au fronton : son bétail « s'est, par la bénédiction de Dieu, multiplié d'année en année, de quoi le Tout-Puissant doit justement recevoir louange et grâces ».

Une reine qui rend grâce à Dieu pour ses vaches : il n'est rien de plus lollandais.

Elle devint si riche qu'elle prêta de l'argent à son propre fils, Christian IV, lequel bâtit des palais et mena des guerres avec l'argent des bœufs de sa mère. Elle mourut en 1631, l'une des femmes les plus riches d'Europe. Elle avait dans le lagon une île à elle, où elle allait s'asseoir loin des intendants et des fils. On l'appelle encore l'île de la Reine douairière.

25. 1628–1634 – Le gouverneur qui dit non

En 1628, il y avait des prisonniers à Aalholm, et ils n'étaient pas danois.

Christian IV s'était jeté dans la guerre de Trente Ans, ce grand massacre de la foi et des ambitions, et il avait perdu. Mais il avait

fait des captifs, et les captifs se logent où l'on peut. Soldats de l'empereur, mercenaires allemands, officiers papistes regardaient de leurs tours un lagon qui ne leur disait rien, tandis que le roi marchandait leurs rançons.

Six ans plus tard, une autre affaire vint sur la table du gouverneur.

Une femme du fief avait été condamnée comme sorcière. La sentence : le bûcher. Rien là d'extraordinaire ; dans toute l'Europe, en ces années, les flammes montaient, et le Danemark ne valait pas mieux que les autres. Il y avait des témoins, des aveux arrachés comme on arrachait les aveux, et un jugement.

Le gouverneur refusa d'allumer le feu.

Nous ne savons pas son nom avec certitude, ni ce que lui coûta ce refus. Était-ce un esprit éclairé qui ne croyait pas aux sorcières ? Un chrétien qui ne croyait pas aux bûchers ? Ou simplement un homme qui connaissait cette femme et savait qu'elle était aussi sorcière que lui-même était pape ? Il lut la sentence, regarda la condamnée, et décida qu'il ne le ferait pas.

L'histoire retient les capitaines qui brûlent les villes. Elle oublie volontiers ceux qui, un jour, ont refusé de brûler une femme. Aalholm, lui, s'en souvient.

26. 1658 – Sur la glace

L'hiver de 1658, la Baltique gela. Personne n'avait prévu cela, sinon peut-être Dieu, qui ne prévient jamais.

Charles X Gustave de Suède était de ces rois qui n'attendent pas le printemps. Il tenait le Jutland, et entre lui et Copenhague s'étendaient le Petit-Belt, la Fionie, le Grand-Belt et la Seeland : de l'eau, encore de l'eau, toujours de l'eau. Le Danemark avait toujours dormi tranquille derrière ses détroits.

Puis vint le grand froid. Jour après jour, semaine après semaine, la glace épaissit jusqu'à porter un cavalier, puis un canon, puis une armée. Le 30 janvier, les Suédois passèrent en Fionie. Le 5 février, ils prirent par le sud, de Langeland à Lolland, sur la glace, de nuit, les chevaux en longues files et les pièces sur des traîneaux. La glace geignait sous eux ; un escadron s'y engloutit tout entier. Les autres passèrent.

À Aalholm, le gouverneur apprit la nouvelle. Les Suédois étaient dans l'île. Pas d'armée, pas de flotte, un château qui n'était plus une forteresse depuis cent ans, et quatre vieux canons que mentionne un inventaire de 1642.

Il sauta en selle et courut vers Nakskov donner l'alarme.

On le voit, sous la neige, la barbe givrée, le manteau claquant, chevauchant vers l'ouest pour rassembler ce qui pouvait l'être. C'était son devoir. C'était aussi la seule chose qu'il pût faire.

Pendant ce temps, les Suédois arrivaient à Aalholm.

27. 1658–1725 – La facture

Ils prirent ce qui se pouvait prendre.

Le plomb des toits des tours, qu'on fondit en balles. L'ardoise,

parce qu'on pouvait la prendre. Des milliers de tuiles. Ils brisèrent toutes les vitres, une à une, non par nécessité mais par cette joie mauvaise que connaissent les vainqueurs dans la maison du vaincu. Ils emportèrent les meubles, le grain, les chevaux de l'écurie. Puis ils passèrent en Seeland, et le 26 février, à Roskilde, le Danemark signa une paix qui lui coûtait le tiers de son royaume.

Une femme, au château, refusa de se laisser faire.

Le secrétaire du château, Iver Nielsen, « passait pour un homme riche ». Une bande de Suédois força sa porte pour lui faire rendre gorge. Sa femme, Johanne Lerche, fille de pasteur de Nysted, empoigna un tisonnier rougi au feu et défendit son époux avec tant de furie que l'ennemi tourna les talons. On avait couru à la ville ; à la porte, les Suédois trouvèrent des bourgeois en armes, et deux d'entre eux restèrent sur le pavé. La guerre suédoise d'Aalholm eut ainsi son héroïne, et cette héroïne combattit avec un ustensile de cuisine. On peut voir encore, dans l'église de Nysted, son portrait avec son mari et leurs huit enfants.

Quand les Suédois furent partis, un commis fit le tour du château et compta. Son rapport est sec, et c'est sa sécheresse qui glace : pour une remise en état « tout juste passable », il fallait quinze mille tuiles, trente mille briques, quatre mille carreaux. Pas une fenêtre intacte. Les tours ouvertes au ciel.

C'en était fini d'Aalholm forteresse. Non que les murs fussent tombés : ils se dressaient toujours, épais d'un mètre. Mais le

temps des châteaux forts était passé ; on défendait désormais les royaumes avec des flottes, des remparts de terre et des canons qui tiraient d'une rive à l'autre des détroits. Aalholm n'était plus qu'un bureau avec des trous dans le toit.

En 1660, Frédéric III établit la monarchie absolue ; les fiefs devinrent des bailliages, les gouverneurs des préfets. Et le château qui avait vu des rois enchaînés et des reines négocier resta là, à pourrir. Les registres ont un mot pour ces années : *Brøstfældigheden*, la Décrépitude. L'inspection de 1671 note des murs lézardés, des poutres pourries, des toits qui laissent passer la pluie ; et, curieusement, une cinquième tour qu'aucun dessin ne montre, énigme dont les archéologues débattent encore.

Charlotte-Amélie, dernière reine douairière, mourut en 1714. Frédéric IV voulut faire d'Aalholm un district de cavalerie, puis y renonça. En 1725, il mit le château en vente.

28. 1662 – Le bailliage qui survécut à son château

Vers 1790, un commis de la Chambre des finances, à Copenhague, inscrivait des droits de succession sous une rubrique qu'il n'avait pas inventée : *District de la recette d'Aalholm*. Le château qui donnait son nom au district était alors aux mains de particuliers depuis plus de soixante-dix ans.

Quand le roi vendit Aalholm, il ne vendit pas son nom.

En 1662, l'ancien fief du château était devenu le bailliage d'Aalholm : les cantons de Fuglse et de Musse, Nysted, Maribo,

Sakskøbing. Avec le bailliage vinrent un préfet, qui représentait le roi, et un receveur, qui levait l'impôt. Or un bailliage n'est pas un domaine. Le domaine, c'était la propriété du roi : château, ferme, tenures, forêts. Le bailliage, c'était sa circonscription : tous ceux qui vivaient entre ses bornes, y compris les paysans des seigneurs, les bourgeois de Nysted, les curés et les chantres, dépendaient du préfet et payaient au receveur.

En 1725, le roi vendit le domaine et garda le bailliage. Les paysans d'Aalholm eurent un nouveau seigneur pour la corvée et la rente ; mais leurs impôts allaient toujours à la recette d'Aalholm, et leurs procès au préfet d'Aalholm. Quand vinrent les grandes réformes agraires des années 1770, c'est encore sous le nom d'Aalholm qu'on remembra les villages.

Il fallut attendre 1803 pour qu'on fondît Aalholm, Halsted et Nykøbing en un seul bailliage de Maribo. Le bailliage d'Aalholm avait vécu cent quarante et un ans, dont soixante-dix-huit à encadrer le bien d'un autre.

Après quoi il ne resta plus qu'une chose à s'appeler Aalholm : le château. On eût dit que le nom avait été plus solide que la pierre.

29. 1717 – De la poudre pour les perruques

Il se nommait Povl Boldich, passeur et greffier du tribunal à Nysted ; deux titres qui ne fleurent pas l'industrie. Le 8 février 1717, il obtint pourtant le privilège royal de vendre amidon et

poudre dans les îles de Lolland, Falster et Møn. En pratique, un monopole.

Il bâtit sa fabrique entre la ville et le château.

Qu'on ne sourie pas. Au XVIIIe siècle, nul homme de quelque importance ne sortait en cheveux. Chaque matin, dans chaque maison qui se respectait, on poudrait perruques et coiffures d'un fin amidon de froment, parfois parfumé, parfois teinté. On en consommait des montagnes ; l'Angleterre, en 1795, mit une taxe sur la poudre, tant elle dévorait de blé. Et l'amidon empesait aussi les rabats, les manchettes, les cols.

Lolland regorgeait de froment ; Nysted avait un port ; le privilège garantissait la vente. C'était l'entreprise rêvée de la politique mercantiliste. En 1735, le bailli de Nysted signala aux autorités une fabrique d'amidon et de poudre en bon état de marche, sise hors de la juridiction de la ville – hors des corporations, hors du tribunal municipal, entre bourg et domaine. Elle comptait parmi les très rares manufactures de la province. L'industrie était à Lolland avant d'être presque partout ailleurs hors de la capitale.

La fabrique passa de main en main avec son privilège : au conseiller Hofmann en 1729, à son neveu Dresler en 1734, lequel obtint en 1752 que l'exclusivité suive désormais la fabrique dans toutes ses ventes. En 1765, on la décrivait comme la plus parfaite du royaume, capable de moudre quinze cents tonneaux de blé par an.

Il y a ici une petite injustice à réparer. Plusieurs ouvrages

savants attribuent la fondation au comte Otto Ludvig Raben. Mais la fabrique tournait en 1717, les Raben n'achetèrent Aalholm qu'en 1725, et Otto Ludvig ne devint comte qu'en 1750. Les livres ont rendu au comte ce qui revenait au passeur, et l'ont répété de bonne foi pendant un siècle et demi. Les grands ont ce privilège-là aussi : on leur prête volontiers les idées des petits.

La mode de la poudre mourut vers 1800, quand la Révolution rendit malséant de se mettre du pain sur la tête. Ce que devint la fabrique, nul ne le sait.

30. 1719 – Quatre cavaliers dans la geôle

En 1719, à Nysted, il y avait une potence. Et à Aalholm, quatre soldats qui pourraient en avoir l'usage.

Nous le savons par une seule phrase, que l'historien Karl Rasmussen recueillit en 1917 : quatre cavaliers étaient détenus à Aalholm, « lesquels ne peuvent guère échapper à être condamnés au gibet ». Rien de plus. Ni leurs noms, ni leur crime, ni la sentence. Le romancier brûle de les mener à l'échafaud ; l'honnêteté l'en empêche.

Mais leur monde, nous le connaissons. Frédéric IV voulait que les domaines royaux de Lolland et Falster nourrissent sa cavalerie ; en 1717, trois fermes du bailliage furent affectées aux dragons, les granges en quartiers, les champs en fourrage. On construisit dans les églises des tribunes pour les soldats ; on dressa un pilori à

Falster et une potence à Nysted. Et dans le château où Christophe II avait été jeté, où les captifs de Christian IV avaient languï, quatre hommes de l'armée même du roi attendaient d'être jugés.

Six ans plus tard, une veuve franchirait la digue avec son or, et l'on ne parlerait plus d'eux.

TROISIÈME PARTIE : LA VEUVE QUI ACHETA UN CHÂTEAU

31. 1725–1734 – Emerentia

En 1725, une femme arriva à Lolland, et elle apportait de l'argent.

Emerentia von Levetzau était veuve de Johan Otto Raben, et elle appartenait à cette espèce de veuves dont les hommes du XVIII^e siècle ne savaient que faire. Elle n'avait nulle intention de se retirer dans un douaire pour y broder. Elle avait l'intention d'acheter.

Le roi vendait Aalholm et Bremersvold. Elle offrit quatre-vingt-quatorze mille neuf cent vingt-neuf rigsdaler – une somme qu'il faut prononcer lentement – et l'emporta. Après quatre ou cinq siècles de Couronne, de rois, de reines, de cachots et de traités, la porte méridionale du Danemark devenait une propriété privée ; et la propriétaire était une femme.

On l'imagine le premier jour, grande, vêtue de noir, avec un

visage qui en avait vu plus qu'il n'en laissait paraître, traversant les salles de la Décrépitude. La pluie coulait par le toit de la grande salle ; les fenêtres étaient bouchées de planches ; les rats tenaient la cave. L'intendant la suivait en s'excusant. Elle ne l'écoutait pas. Elle ne voyait pas ce qui était ; elle voyait ce qui serait.

Elle acheta des terres. Bremersvold, Bramsløkke, ferme après ferme, paroisse après paroisse, jusqu'à posséder en 1734 mille deux cent vingt et un tonneaux de hartkorn : assez pour une baronnie, à peine la moitié de ce que la loi exigeait pour un comté.

Elle demanda donc un comté.

C'était effronté. C'était Emerentia. Elle écrivit au roi qu'elle souhaitait ériger un comté pour son petit-fils de huit ans, Christian Raben, et qu'on l'appellerait Christiansholm, du nom de l'enfant. La loi disait non. Le roi dit oui. Il ne se trouvait pas beaucoup de gens, au Danemark, pour dire non à Emerentia von Levetzau.

32. 1746 – La chapelle

Elle remit le château debout : toits neufs, fenêtres neuves, charpentiers et maçons de toute l'île pendant des années. Aalholm sortit de sa décrépitude, non plus forteresse mais demeure seigneuriale.

Et elle pensa à la mort, comme les gens sages le font tant

qu'ils vivent. Son testament dotait les écoles de Bremersvold et de Kærstrup et les pauvres des paroisses d'Aalholm. Le comté se transmettrait indivis, de génération en génération, en principe jusqu'à la fin des temps.

Elle mourut en 1746. Christian, vingt ans, devint premier comte de Christiansholm ; quatre ans plus tard, il était mort, sans enfant, sans avoir laissé sa marque sur rien. Le comté passa à son frère cadet, Otto Ludvig.

On déposa Emerentia dans un sarcophage de marbre noir, puis dans une chapelle que son petit-fils fit construire contre l'église de Nysted, au nord du clocher. Elle y est encore, et Christian à côté d'elle.

Mais elle ne resta pas couchée.

La légende veut qu'Emerentia von Levetzau soit la *Dame blanche* d'Aalholm. On la voit, disent les gens, dans les longs corridors, à la fenêtre qui donne sur le lagon, dans l'escalier de l'aile nord : une grande femme en blanc qui ne regarde personne, et qui n'est plus là quand on la cherche des yeux.

Elle ne paraît, dit-on, que lorsque le maître des lieux n'a point d'enfant.

Voilà un fantôme qui a de la suite dans les idées. La femme qui avait acheté un château et créé un comté pour qu'il se transmît à jamais veille encore sur la succession. Quand l'héritier manque, elle marche. Quand il est là, elle repose.

Elle allait avoir beaucoup à marcher.

33. 1749–1783 – Le journal du comte

Otto Ludvig Raben avait vingt et un ans quand la mort de son aîné le fit comte de Christiansholm. Comte de nom seulement : son père, Christian Frederik, gardait la main sur le domaine, et l'on envoya le jeune homme voir le monde.

Il vit Paris. Il y vécut près de quatre ans chez sa sœur et son beau-frère, l'envoyé Ditlev Reventlow ; il fréquenta les salons et courut le cerf avec Louis XV. Revenu, il fut chambellan en 1755, épousa en 1757 Anna Catharina Henningia von Buchwald, et devint en 1763, grâce à sa parenté avec le tout-puissant Moltke, maître des cérémonies du roi. L'été à Lolland, l'hiver à Copenhague.

Il tenait un journal. Quarante-deux ans, en français, jour après jour : qui l'on avait vu, quand l'on était à la cour, à quelle table il avait dîné, quelle voiture avait chacun, les chasses, les noces paysannes, le temps qu'il faisait, la musique. Rarement un sentiment, jamais un oubli. Ce n'est pas le journal d'une âme ; c'est la comptabilité d'une vie.

La musique était sa passion. Il jouait de la flûte traversière en virtuose et amassa des partitions en un nombre qu'aucun gentilhomme danois n'approcha : sonates, cantates, symphonies, qui dormiraient deux siècles dans une chambre de tour.

Le château, pendant ce temps, était inhabitable. Son aîné avait vécu à la ferme, « le château étant inhabitable à cause de sa décrépitude » ; la ferme brûla le 1er juillet 1750, et le

jeune comte malade dut se réfugier à Nysted, où il mourut. La forteresse médiévale demeurait vide et croulante au milieu du siècle des Lumières.

Après le changement de règne de 1767, le parti Moltke perdit la faveur, et la famille se fixa davantage à Lolland. En 1773, le père mourut ; Otto Ludvig, comte depuis vingt-trois ans, put enfin commander. Pendant dix ans, la famille ne quitta presque plus l'île.

Alors il bâtit. Il avait déjà agrandi le comté du village de Stubberup ; il y joindrait en 1786 les églises de Kettinge et de Bregninge. Il écrivit pour son fils un traité d'éducation sur l'art d'être homme de bien quand on naît comte. Et en 1779, l'aile orientale se dressa, dans le goût Louis XVI naissant : deux étages, de longues rangées de fenêtres régulières, de la lumière là où le château n'en avait jamais connu. Sur le pignon, des ancres de fer à son chiffre et à celui de sa femme. Le long de la digue, une allée de tilleuls taillés.

Il fit peindre la famille posant devant le nouvel Aalholm. Huit enfants, deux fils et six filles. Tous paraissent satisfaits.

En 1783, il fit construire dans l'église de Nysted une loge seigneuriale fermée, tout en haut de la tribune, avec sa porte percée dans le mur, d'où la famille comtale suivait l'office au-dessus des fidèles – et se laissait regarder. Otto Ludvig n'était pas modeste. Il était patient.

Il mourut en 1791 et repose dans la chapelle qu'il avait bâtie en 1782, dans un sarcophage de marbre norvégien d'un gris pâle.

Mais son journal renferme autre chose que des visites et des averses. Nous y venons.

34. 1765 – Les phoques du comte

Un jour d'août 1765, le comte Otto Ludvig s'en fut seul à cheval jusqu'à Tågensø, au sud-est de Nysted, monta dans une barque, et s'en alla chasser le phoque. Il l'écrivit lui-même.

Pas de suite, pas de cérémonie, pas de courtisans. Un homme, une barque, et l'eau basse et lisse au sud de Lolland, où les phoques, couchés sur les pierres et les bancs de sable, levaient la tête au bruit des rames. Pour le maître des cérémonies du roi, toute sa vie corsetée d'étiquette, il y avait là sans doute une liberté qu'il ne trouvait nulle part ailleurs.

Trois ans plus tard, en juillet 1768, il y retourna, de grand matin, avec ses frères et les officiers du domaine : une petite expédition, partie de chasse et partie de plaisir, comme les aimait la vie de château de ce siècle.

Mais le plus curieux est plus ancien. Dès 1737, sa mère se plaignait que des gens de Nysted tiraient les phoques au large. La plainte n'a qu'un sens : la chasse au phoque appartenait aux seigneurs d'Aalholm. La chasse n'était point droit commun, mais privilège attaché à la terre ; et à Aalholm, le privilège s'étendait jusque dans la mer. Les phoques des bancs étaient les phoques du comté.

Les bourgeois les tiraient pourtant, pour la peau, pour l'huile,

et parce que les pêcheurs haïssaient cet animal qui crevait leurs filets. Les siècles suivants payèrent des primes à qui les tuait, et l'on faillit les exterminer.

Aujourd'hui, les bancs de Rødsand, en vue de ces mêmes rivages, sont l'un des grands refuges de phoques du Danemark. Le veau marin y met bas ; le phoque gris est revenu. Ils sont là-bas, comme en août 1765. Personne n'y va plus avec un fusil. Et nous ne connaissons les promenades du comte que parce qu'un homme méticuleux notait tout, et que ses papiers dormirent deux cents ans sans qu'on y touchât.

35. 1770 – Le code secret du comte

À partir de 1770, entre les dîners, les chasses et les visites, un petit signe apparaît dans le journal d'Otto Ludvig : *IFT*.

Il y revient pendant vingt ans. Le plus souvent seul ; parfois suivi d'un prénom de femme ; quelquefois à demi développé – « iftu », « j'ay f... ». Presque toujours quand le comte se trouvait à Aalholm.

Le journal attendit dans les archives du château jusqu'à ce que le musicologue Jens Henrik Koudal s'y plonge, dans les années 1990. C'est lui qui remarqua le signe et perça le chiffre : *IFT*, c'est *j'ai foutu*, du verbe qui, dans le français du XVIII^e siècle, signifiait ce qu'il signifie. Le comte notait ses étreintes comme il notait ses promenades. L'historienne Nina Koefoed les compta : quatre-vingt-dix-sept, la plupart dans les années

1770, les dernières en 1790.

Ce n'était pas son lit conjugal qu'il comptabilisait. La comtesse lui avait donné huit enfants entre 1759 et 1774 ; après quoi les naissances cessent, et le signe commence. Les femmes nommées ne sont pas la comtesse. Les deux qu'on a pu identifier étaient une servante et la femme d'un fermier.

Le comté comptait environ deux cents tenanciers dans seize villages, sans parler des journaliers et des domestiques. C'est parmi eux qu'il faut chercher. Quatre-vingt-dix-sept mentions ne font pas quatre-vingt-dix-sept femmes ; elles vont par séries, comme si le comte avait, par périodes, une liaison suivie. Consenties, payées, subies ? Les sources se taisent. Mais le rapport de force, lui, ne se tait pas : le comte était pour ces femmes le maître de la maison, le propriétaire de la terre et le juge.

Et c'est là que l'anecdote cesse d'être piquante.

Au XVIII^e siècle, l'amour hors mariage était un délit. Les filles mères et leurs complices devaient payer des amendes, et c'était au seigneur d'engager la procédure et d'encaisser. En 1773, prenant la direction du domaine, Otto Ludvig effaça d'un trait toutes les amendes impayées du temps de son père. Puis, chaque année, il fit noter avec soin les coupables – et remettre leurs amendes avec la même régularité. Les hommes s'en tiraient en contribuant à l'entretien de l'enfant ; les femmes l'élevaient.

On peut y voir de la clémence. Nina Koefoed y voit aussi

autre chose : un seigneur qui violait lui-même les lois des mœurs sur ses terres ne punissait pas chez autrui ce qu'il faisait lui-même ; et chaque grâce laissait entre ses gens et lui une dette de reconnaissance qu'on ne soldait jamais.

Elle dépouilla les registres des huit paroisses. Le comte n'y figure nulle part comme père ; ce n'était pas une chose qui se pouvait écrire. Mais il y a des coïncidences. Le 30 mars 1771, à Herritslev, Anne Rasmusdatter fit baptiser une fille naturelle ; le curé nota la sage-femme et tous les parrains, et pas un mot du père. Le comte avait écrit IFT six fois en mai, juin et juillet de l'année précédente. À Toreby, en 1775, une femme désigna « un étranger nommé Lars ». À Herritslev, en 1776, une autre parla d'« un homme inconnu venu à elle dans le bois ». Et quand Ellen Jacobsdatter, en 1781, nomma Rasmus Suhr, ce Rasmus Suhr était devenu, entre la conception et le baptême, fermier d'une bonne tenure dans une autre paroisse du domaine.

Rien de cela ne prouve rien. Mais les trois vieilles manières de cacher la paternité d'un seigneur – le père qu'on omet, l'étranger de passage, le mari qu'on achète avec une ferme – sont toutes là, dans les registres d'Aalholm, à des dates qui s'accordent.

Pourquoi 1770 ? Parce qu'à Copenhague, le comte n'était qu'un subalterne dans le réseau de ses beaux-frères ; à Aalholm, il était le maître. La chair, là-bas, devint une part de son autorité.

Otto Ludvig Raben était un homme des Lumières. Il jouait de la flûte, mariait ses paysans, bâtissait des chapelles et rédigeait des traités d'éducation. Il était aussi un seigneur absolu,

législateur, juge et maître des femmes qu'il appelait IFT. Les historiens ont toujours soupçonné que les seigneurs abusaient de leurs servantes ; ils n'ont presque jamais pu le prouver, car ces choses-là n'écrivent pas. Otto Ludvig, lui, écrivit tout. En chiffre.

Pensons aux femmes derrière le nombre. Leur nom n'est sur aucun mur.

36. 1791–1838 – Le comte qui mesurait les étoiles

Frederik Christian Raben voulait le monde entier dans son cabinet de travail ; et ce n'était pas une façon de parler.

Il voyagea des années durant, du Groenland au Brésil, et revint chaque fois avec des caisses pleines du monde : plantes séchées, oiseaux empaillés, fossiles, minéraux, antiquités. Son herbier finit par compter vingt mille plantes. Son grand-père avait collectionné les médailles, son père les partitions ; lui collectionnait la nature elle-même.

En 1796, il se mit à planter. Le sol d'Aalholm s'y prêtait : hivers doux au bord du fjord, abri des forêts à l'ouest, argile riche sur un lit de craie. Il dessina un parc paysager qui ne cessa de grandir ; un jardin qu'il nomma *le Système*, où les espèces rares s'alignaient comme les fiches d'un catalogue vivant ; et dans le Pré aux chevaux, quinze cents arbres exotiques, chênes et pins d'Amérique, platanes, chênes frangés, que nul à Lolland n'avait jamais vus. En 1862, un connaisseur l'appelait « le plus beau et

le plus intéressant du continent européen ».

Puis il bâtit un observatoire. Sur la tour nord-est, la vieille tour aux murs d'un mètre, il éleva deux étages carrés – « hideux », grommellera un auteur. Il y mesurait le temps, jour après jour, et y regardait les étoiles. Qu'on l'imagine là-haut une nuit claire de janvier, emmitouflé, penché sur sa lunette, tandis que Lolland dormait sous lui : la tour qui avait guetté les Holsteinois et les Suédois guettait désormais l'ignorance.

Son cabinet débordait de livres, d'oiseaux, de crânes et de cristaux. Il y avait aussi un grand pingouin d'Islande, grand oiseau noir et blanc incapable de voler, acquis en 1821. Le comte ne savait pas qu'il collectionnait une espèce condamnée ; le dernier grand pingouin mourut en 1844. Celui d'Aalholm survécut à son maître d'un siècle et finit sous le marteau de Sotheby's, l'un des derniers de sa race.

Frederik Christian mourut à Rio de Janeiro en 1838, en plein voyage, loin de sa tour. Mais son platane est toujours dans le parc, haut de trente mètres, et le médecin de Nysted, Emil Aarestrup, l'un des plus fins poètes du Danemark, lui consacra un poème. Un arbre et un poème : on ne demande pas meilleur tombeau.

37. 1830 – L'arrivée des antiquaires

Johan Gottfried Burman Becker était apothicaire de métier et antiquaire de cœur. Le romantisme avait mis le Moyen Âge à la mode ; il entreprit de décrire tous les vieux châteaux du royaume.

En 1830 parurent ses *Notices sur les anciens châteaux du Danemark et des duchés*. Aalholm y figurait sous son nom d'alors, Christiansholm, en quatre pages serrées de caractères gothiques : la première biographie du château.

C'est aussi un témoignage. Burman Becker vit Aalholm soixante ans avant les transformations de la fin du siècle : une cour à quatre ailes qui « avait jadis des tours aux quatre angles, dont deux subsistent », l'une haute de plus de trente mètres et coiffée de l'observatoire ; des fossés sur trois côtés ; des murs de près de trois mètres au rez-de-chaussée ; à l'étage, « quantité de petites fenêtres qui ont sans doute servi de meurtrières ». Chaque détail se vérifie aujourd'hui dans le sol et dans les maçonneries.

Il savait beaucoup. La lettre de 1330, la captivité de Christophe, le siège de 1346, le traité de 1366, l'assignation de 1377 ; il est le seul à rapporter que les bourgeois de Nysted prirent le château pendant la Querelle du Comte et que les Suédois maltraitèrent en 1658 le secrétaire Iver Nielsen. Il savait même que le comté s'était d'abord appelé *Christiansborg*.

Il en savait aussi trop. En enfant de son siècle, il plaça « en ce château » le partage du royaume de 1157 et donna Lolland « avec Aalholm » au prince wende Pribislav en 1164. Les princes de l'île avaient dû avoir un siège ; on ne connaissait que celui-là. Le château naquit, les fouilles l'ont montré, vers 1256. Mais l'erreur fit son chemin, et grandit avec les décennies : en 1869, un livre populaire faisait d'Aalholm la forteresse des « rois de la mer » du IXe siècle. Les antiquaires avaient deviné ce que

les laboratoires prouvent aujourd'hui – qu'il y avait eu quelque chose avant ; ils s'étaient seulement trompés de siècle.

L'assiduité d'un seul homme, en 1830, est devenue le socle sur lequel deux cents ans de recherche ont bâti, corrigé et, souvent, confirmé.

38. 1838 – Le comte fou

Puis vint Gregers.

Gregers Christian Raben, fils aîné, ne ressemblait pas à son père. Frederik Christian avait mesuré le monde ; Gregers le lisait. Docteur en philologie classique, il parlait latin comme d'autres parlent à leur chien, et trouvait plus de vérité chez Horace que dans aucun sermon.

Il était, note sèchement le grand livre des manoirs de 1938, « une sorte d'original, sujet aux plus étranges lubies, et qu'on appelait communément *le comte fou* ». C'est un titre qui ne se donne pas à n'importe qui.

Il sema le parc botanique de son père de pavillons de tous les styles, comme on dispose des pions sur un échiquier. Il y dressa des colonnes et des stèles chargées de citations grecques et latines, si bien qu'une promenade au jardin tournait à l'examen de philologie.

Il alla chasser l'ours en Norvège. Qu'on mesure la phrase : un comte de Lolland, docteur ès lettres anciennes, fusil à l'épaule dans les forêts norvégiennes. Et il en tua. Il rapporta plusieurs

ours empaillés, qu'il exposa dans une maison du parc « avec d'autres curiosités ». On ne sait lesquelles. On voit les bêtes dressées sur leurs pattes de derrière dans une demi-obscurité, et les paysans de Stubberup venant les regarder le dimanche, bouche bée.

Ce fut la première exposition publique d'Aalholm. Un siècle avant les automobiles, un comte fou montrait ses ours au peuple.

39. 1843 – Le roi et la reine à Nysted

À l'été de 1843, une rumeur courut Lolland-Falster : le roi venait. Non sur une pièce de monnaie, mais en sa haute personne, avec chevaux, voitures et soixante personnes de suite. Rødby n'avait pas vu de roi, disaient les gazettes, depuis Christian IV.

Le voyage était d'abord un voyage de santé. Christian VIII, souffrant, devait aller prendre les bains de mer à Föhr. Mais la route de Sorgenfri à Föhr pouvait se tracer comme on voulait, et on la traça par les îles du sud. Le roi se montrerait, inspecterait ; et, sans que ce fût écrit nulle part, il tâterait le pouls d'un pays où l'absolutisme commençait à grincer. Dès son avènement, une adresse paysanne de l'ouest de Lolland avait osé réclamer une constitution. Christian VIII n'oubliait pas ce genre de choses.

Ce n'était pas un roi de parade. Il voyageait avec un carnet, épluchait les registres, essayait les pompes à incendie, visitait les prisons et notait tout le soir.

Le gouverneur von Jessen marchait sur une corde. On

murmurait que le roi viendrait escorté de vingt dragons, comme à Møn, où l'on s'en était offusqué ; von Jessen jura sur son serment que Leurs Majestés seraient reçues avec la plus sincère dévotion, et supplia qu'on n'envoyât pas de troupes. On renvoya les dragons.

Le 22 juillet, ce fut Nysted. Hôtel de ville blanchi, arcs de feuillage, drapeaux. Et l'on avait divisé le programme : tandis que le roi ferait son entrée, la reine, avait arrangé von Jessen dès juin, « se rendrait directement de Nykøbing à Aalholm, pour y rejoindre Sa Majesté ».

Caroline-Amélie, souffrante une bonne partie du voyage, échappa ainsi aux harangues et passa la digue jusqu'au château du lagon. Elle y attendit son époux. Le nouveau maître des lieux était Gregers, le philologue, fait grand veneur cette même année. On l'imagine conduisant la reine sous les platanes de son père, entre les pavillons et les stèles latines. Ce qui se dit entre ces murs, nul ne l'a écrit ; les cartons de la cour et les gazettes censurées sont muets. Ce qui est officiel est éclairé ; ce qui est privé se tait.

En ville, le roi trouva le jeune maître d'école Friess capable, et jugea qu'il en faudrait un second. Il fut aimable.

L'orage vint trois jours plus tard, à Nakskov, quand les conseils paroissiaux lui présentèrent une adresse de remerciements qui frôlait de bien près le droit de voter l'impôt. Le monarque, d'ordinaire si maître de lui, s'emporta : il avait donné au peuple une loi communale ; quant aux affaires de l'État, il s'en

chargerait lui-même. Un témoin crut qu'il allait frapper du pied.

Chaque ville reçut ensuite la médaille d'argent du couronnement. Une seule subsiste, celle de Nysted, encadrée aux archives locales.

Cinq ans plus tard, Christian VIII était mort. Six ans plus tard, la monarchie absolue l'était aussi. Les rois qui visitent leurs provinces pour les rassurer reviennent souvent avec le pressentiment qu'ils ne les tiennent plus.

40. 1864 – Les douze du cimetière

Le 18 avril 1864, les Prussiens emportèrent Dybbøl. Sept cents morts et plus de cinq cents blessés du côté danois ; la retraite sur Als, une nouvelle défaite en juin, et la paix de Vienne, qui coûta au royaume le tiers de son territoire et les quatre dixièmes de son peuple.

Il fallait loger les blessés quelque part.

Nysted était aussi loin du front qu'on pouvait l'être dans la monarchie, et possédait le seul port naturel de la côte sud de Lolland. On embarqua les blessés à Als et à Sønderborg ; sur l'îlot du lagon, il y avait un château et de la place.

Le comte Gregers l'offrit sans demander un sou. « Le comte et sa famille habitaient ce château jusqu'à présent, rapporte une lettre imprimée dans le Berlingske, et le gouvernement ayant accepté l'offre avec reconnaissance, la famille comtale déménagea en quelques jours tout son considérable mobilier. »

L'auteur jugeait Aalholm « peut-être un des meilleurs hôpitaux de l'armée », avec ses hautes salles, ses tilleuls, son jardin d'arbres rares : « Bref, ce petit coin est un vrai paradis. »

La ville, elle, se souvenait autrement : « Quand le vapeur arrivait avec les blessés et les malades, les gens de Nysted fournissaient des voitures et jonchaient de paille la route qu'elles devaient suivre. » Une ville qui étend de la paille sous les roues pour épargner les cahots à des inconnus : on ne trouvera pas meilleure image de ce que peuvent être, à leurs heures, un bourg et son château.

Mais il faut savoir où entraient ces hommes. La chirurgie de 1864 ignorait l'antisepsie ; on extrayait les balles quand on pouvait, on coupait les membres quand on ne pouvait pas, et puis venait la fièvre des plaies. Le Danemark refusa l'aide étrangère et refusa les femmes pour soigner ses soldats, dix ans après Florence Nightingale. Voilà dans quoi ils couchaient, sous les hauts plafonds d'Otto Ludvig, avec vue sur le lagon.

Douze moururent entre avril et août.

Mads Hansen, né à Nørre Lyndelse en Fionie, enfant naturel placé chez un fermier, fut blessé à Dybbøl le 12 avril et amputé. Il mourut à Aalholm le 26 juin : deux mois et demi entre la balle et la mort. Hans Rasmussen, canonnier, né à Tillitse sur Lolland même, mourut à quarante-cinq kilomètres de sa paroisse ; il était presque chez lui. Hans Christian Hansen, de Tarup près d'Odense, ne mourut pas de ses blessures, mais du typhus.

Le 6 octobre 1865, on éleva au cimetière de Nysted un

obélisque « à la mémoire reconnaissante des douze défenseurs de la patrie morts en 1864 à l'hôpital d'Aalholm ». Et dessous : « Le Seigneur garde les fidèles. »

Un détail encore. Le monument ne fut payé ni par l'État, ni par l'armée, ni par le comte. Il le fut par les habitants de Nysted, de la paroisse rurale et de Herritslev : des gens simples qui se cotisèrent pour une pierre en l'honneur de douze étrangers qu'on avait portés dans leur ville et qu'on n'en avait pas ressortis.

41. 1865 – Le comte fou à Rydhave

Gregers Christian Raben était docteur en philosophie, grand veneur, chambellan, membre de la Société latine d'Iéna. Il avait épousé hors de la noblesse Anna Margrethe Lund, et le couple, sans enfant, avait adopté une nièce de celle-ci, Anna Marie Amalie, née en 1832 à Næstved, fille d'un tenancier de billard. Elle grandit sous le nom de comtesse Amalie Raben.

Veuf en 1851, Gregers ne tint plus en place. Il avait Søbø en Fionie ; dans les années 1860, il acquit en outre Rydhave, vieux manoir du Jutland occidental près de Vinderup, avec sa tour octogonale et son fantôme dans le mur. Pour défricher la lande, disait-on ; et il dépensa des fortunes à restaurer le logis.

Là-bas, où personne ne connaissait le comte de Christiansholm, il devint *le comte fou*. Pour ses idées, surtout : il fit venir de France des grenouilles à élever, et creusa dans le bois une mare pour elles. On raconte encore aux enfants de l'internat qui

occupe aujourd'hui Rydhave qu'il tira un jour sur une sorcière.

Puis il y eut l'ours. Lors d'une chasse d'hiver en Norvège, il abattit une bête énorme ; au lieu de s'en tenir là, il la fit charger sur un traîneau et voiturer de Norvège en Suède, et de Suède à Copenhague, où il l'offrit à la cour. On la servit à la table de Christian IX. Un convive, dit-on, la trouva dure. L'ours ne fit pas carrière à la cour de Danemark.

Puis il y eut le train. La ligne de Skive à Struer ouvrit en novembre 1865. Un jour, sur le quai de Vinderup, le comte vit partir le train de Struer cinq minutes en avance – du moins à sa montre. Le chef de gare voulut le raisonner.

— Télégraphiez à Struer, monsieur, dit le comte.

On télégraphia ; et un train spécial, assure la tradition, revint à Vinderup chercher le comte triomphant.

Ces histoires furent recueillies en 1957, trois générations plus tard ; il faut les lire comme ce qu'elles sont, le souvenir qu'un pays garde d'un seigneur excentrique.

Mais l'un des voyages en Norvège eut une suite que les registres attestent. Le poète Andreas Munch, veuf qui avait perdu femme et fils, y rencontra la comtesse Amalie. Munch était le premier poète que la Norvège eût pensionné, l'un des pères de sa littérature. Le 10 octobre 1865, ils s'épousèrent à l'église de Borbjerg, voisine de Ryde, et la noce se fit à Rydhave. Le comte fou avait un poète national pour gendre.

Quand il vendit Rydhave, en 1873, il laissa autre chose que des anecdotes : la fondation d'un legs de soixante-dix mille

rigsdaler « au profit des pauvres méritants de la paroisse de Ryde et du comté de Christiansholm », qui liait en une seule œuvre ses deux pays. L'homme qu'on disait fou dépensait sa fortune en défrichements, en restaurations, en science et en charité. C'est une folie que bien des sages pourraient envier.

42. 1869 – Le château à la tour des étoiles

En 1869 parut le second tome des *Vieux souvenirs danois*, ouvrage populaire signé Holger Bruun, derrière lequel se cachait L.J. Flamand. C'était un de ces livres qu'on laissait sur la table du salon, et des générations de Lollandais y découvrirent l'histoire de leur château.

La première phrase est déjà un trésor : Aalholm y est « un bâtiment massif et carré, à deux tours, dont l'une est aménagée en observatoire astronomique ». La tour des étoiles était donc l'emblème même du château. Et l'auteur de vanter « le beau jardin et le bois », riches d'arbres rares rapportés « des pays étrangers et des autres parties du monde » par le défunt comte, « lui-même botaniste ». Trente ans après sa mort à Rio, Frederik Christian est le héros discret de ces pages.

Le livre sait aussi que l'ancien château avait « cinq tours, une flèche de bois et deux oriels » ; cinq tours là où tous en comptent quatre. Erreur, ou souvenir de la tour-porte de l'aile sud ? Les fouilles trancheront.

Il remonte plus loin que Burman Becker, jusqu'aux « rois de

la mer » du IX^e siècle ; puis, se ravisant, il propose un petit fort côtier de Svend Grathe, élevé en 1151 contre les Wendes. Mal daté, mais bien pensé : une fortification plus ancienne sur l'îlot, remplacée plus tard par le véritable Aalholm, c'est à peu près ce que dessinent aujourd'hui le musée et les fouilles.

Et surtout, il raconte enfin 1368 tel qu'il se passa : Henri de Fer, la trêve du 8 septembre, le terme du 1^{er} mai qui vint et passa, Kersten Kule à Bardewick et ses réserves sans fin. Aalholm ne fut pas pris ; il fut sauvé à la plume. Il fait aussi de 1332 une scène : la maison couverte de roseaux, l'incendie, le roi par la fenêtre, et le comte Jean qui « ne fit nul cas de son demi-frère ».

Flamand compilait, et son IX^e siècle ne vaut rien. Mais ses pages sont un maillon de la chaîne, et elles rappellent qui lisait l'histoire en 1869 : des gens ordinaires, à la lueur d'une lampe, dans leur salon.

43. 1874 – Le poète au jardin

Le 18 septembre 1874, l'un des poètes les plus fêtés du Nord était assis dans le jardin d'Aalholm, et il écrivait.

Andreas Munch, fils d'évêque, cousin de l'historien P.A. Munch, de la même famille que le peintre Edvard Munch ; premier pensionné du Storting, mis en musique par Grieg ; le romantisme national norvégien en personne. Il n'était pas un touriste : Amalie était sa femme, et la famille qu'il voyait au château était la sienne. Le couple passait l'hiver à Copenhague

et l'été à Nysted, où il fit bâtir en 1877–78 la Villa Marina, à l'italienne, pour quelque quatre-vingt mille couronnes, quand un ouvrier qualifié en gagnait vingt-six øre de l'heure. Le parc d'Aalholm était leur voisin.

Son poème, *Dans le jardin du château d'Aalholm*, compte six strophes. Il s'ouvre sur le vieux château au mur rouge, bruissant d'arbres nobles, tandis que la mer gronde au rivage comme le cor d'un Viking ; puis vient le vers qui montre que le poète connaissait les lieux : le château qui fut demeure de roi – et prison. Résidence royale et cachot, la chancellerie du roi Hans et la cave de Christophe tiennent en un seul distique.

Mais le cœur du poème est le jardin. Strophe après strophe, Munch nomme ce qu'il voit : le frêne pleureur, le bosquet de sapins, les platanes puissants sous lesquels on devine le Midi, le magnolia, le figuier, le laurier-tin, les acacias, le cyprès dressé vers l'éternité. On dirait, écrit-il, qu'une fée aux mains pleines a répandu sous le ciel gris du Nord une richesse que seul le Sud connaît.

C'est un inventaire botanique en vers, dressé trente-cinq ans après la mort du comte par un observateur qui savait regarder. Pour qui voudrait aujourd'hui replanter le parc, ces strophes valent un registre de jardinier.

Et le poème se clôt sur la hêtraie danoise qui veille, fidèle, sur ce jardin du Sud, puis sur le clair de lune, la brume des prés, et les tours d'Aalholm gardant le parc endormi. Aarestrup avait chanté le platane en médecin de Nysted ; Munch chantait le tout,

en gendre de la maison. Peu de manoirs peuvent se vanter de deux poètes sous le même arbre.

44. 1875 – Le nom

Gregers fit pourtant une chose dont tout le monde, depuis, lui sait gré.

Le comté s'appelait Christiansholm depuis 1734, du nom d'un enfant mort à vingt-cinq ans sans laisser de trace. Le château s'appelait Aalholm depuis toujours, depuis les anguilles, depuis le roi dans la cave. Les deux noms vivaient côte à côte depuis un siècle, et l'un des deux était le vrai.

Gregers demanda qu'on changeât. On le lui accorda. Le comté de Christiansholm devint le comté d'Aalholm. Le comte fou rendit au château son nom.

Il mourut sans enfant en 1875. Son frère Julius lui succéda, et mourut en 1879, lui aussi sans héritier. La branche était éteinte, et le comté d'Emerentia, qui devait passer de main en main jusqu'à la fin des temps, se trouvait sans maître. L'acte de fondation voulait qu'il revînt alors au roi.

On imagine la Dame blanche en ces années-là. Maître sans enfant après maître sans enfant. Elle dut beaucoup marcher.

45. 1880–1881 – La Cour suprême

Il existait une branche collatérale.

Josia Levetzau, de Lekkende, conseiller privé, neveu du fils d'Emerentia, était un parent lointain ; mais un parent, et il avait des droits. Le roi en avait d'autres. En 1880, un historien aveugle écrivit sur l'affaire ; en 1881, la querelle d'Aalholm vint devant la Cour suprême.

Ce ne fut pas une bataille d'épées, mais de parchemins : la patente d'Emerentia, lue et relue par les meilleurs juristes du royaume ; des tableaux généalogiques ; des règles de succession ; et l'éternelle question de savoir ce qu'une vieille femme avait voulu dire, un siècle et demi plus tôt, en écrivant « à perpétuité ».

Levetzau gagna. Il eut le comté et le titre, et le nom devint Raben-Levetzau. Neuf générations d'une même famille dans un même château : c'était l'œuvre d'Emerentia, et elle tenait parce qu'elle l'avait écrite.

Josia mourut en 1889. Son fils administrait le domaine depuis 1881 ; il en serait le comte pendant quarante-quatre ans, jusqu'en 1933. Il s'appelait Frederik Christopher Otto Raben-Levetzau. La postérité l'appela l'Excellence.

Et il héritait d'une ruine avec vue.

QUATRIÈME PARTIE :

L'EXCELLENCE

46. 1882 – Le jeune homme et le jardin

Aalholm était à l'abandon. Non pas ruiné comme après les Suédois, mais négligé, comme le devient un domaine sur lequel deux vieux frères sans enfants ont dépensé leur argent en pavillons. Les bois étaient mal tenus, les champs mal drainés, la ferme collée au château comme au Moyen Âge, et elle en avait l'odeur. Le grand parc de Frederik Christian avait poussé par-dessus toutes les têtes, et les stèles de Gregers penchaient au bord d'allées envahies.

Le jeune Frederik Raben-Levetzau avait vingt-cinq ans, des diplômes d'économie politique, et le souvenir des capitales : il avait servi aux Affaires étrangères à Vienne et à Paris. Il savait à quoi devait ressembler une grande demeure européenne. Il décida qu'Aalholm en serait une.

Il commença par le jardin. En 1882, avant même d'être comte, il fit venir l'Anglais H.E. Milner, le premier paysagiste de son

temps. Milner parcourut la jungle de l'un et le labyrinthe latin de l'autre, et traça un plan d'ensemble : conserver l'ancien, recomposer le jardin d'agrément à l'anglaise, fondre le Pré aux chevaux dans un paysage qui coulerait jusqu'au lagon.

Ce fut grand. Cent soixante-dix hectares. On déporta au nord la route de Saksøbing, qui passait sous les fenêtres, sur une digue neuve qu'on baptisa magnifiquement *Alverdens Gang*, le Chemin du monde entier. On cura le lac aux Roseaux et l'on y créa une île de deux hectares toute en parterres, *l'Aménagement*, où l'on plantait chaque année treize à quinze mille fleurs. Près de l'allée des marronniers, derrière un mur de granit finement taillé, on aménagea un potager et un verger de cinq hectares et demi, avec palmarium, serre à raisins, serre à pêches, et au milieu un château d'eau de douze mètres.

La comtesse eut son île dans le lac. On l'appelle toujours l'île de la Comtesse. On peut s'y tenir aujourd'hui où elle se tenait, et voir le château depuis l'eau comme elle le voyait : rouge, lourd, et pourtant, dans la lumière du soir, souriant.

47. 1884 – L'Anglais et les faisans

La première année, on tua sept faisans à Aalholm. Sept.

Le faisan, au Danemark, était un immigré récent. En 1761, Moltke avait reçu à Bregentved vingt œufs de la faisanderie royale ; une dinde devait les couvrir chez le garde ; au printemps, les poussins avaient été tués à coups de bec. Au XIXe siècle,

deux écoles s'affrontaient. L'allemande lâchait des oiseaux presque adultes et les surveillait sans cesse. L'anglaise lâchait les petits à quatre ou six semaines : ils devenaient plus sauvages, plus forts, meilleurs voiliers ; mais il fallait alors exterminer sans pitié tout ce qui avait des griffes ou un bec crochu.

Le maître de l'école anglaise au Danemark s'appelait Robert Richardson. Il arriva à Aalholm en 1884, avec pour second un jeune garde, Frederik Saurbrey. En deux ans, le tableau monta à quatre cent soixante-seize. De sept à quatre cent soixante-seize, ce n'était plus un progrès, c'était une métamorphose.

La Société danoise de chasse, fondée cette année-là, publiait les tableaux : en 1887, Aalholm déclarait deux cent six faisans, et le comté quatre cent treize sur deux mille deux pièces de gibier. Frijsenborg n'en comptait que quatre-vingts. Le faisan était si nouveau qu'il ne figurait même pas dans la loi sur la chasse ; mais il avait déjà son cours au marché, deux à trois couronnes le coq.

En 1888, Frijsenborg enleva Richardson. Saurbrey, lui, devint chef des gardes à Bregentved, où la faisanderie prit des proportions industrielles, huit mille œufs en 1929 ; une photographie de 1913 le montre auprès de Christian X, et Svend Fleuron en fit le modèle de l'impitoyable « Bombe » de son roman. La victoire de la méthode anglaise en Danemark passe par Aalholm.

Et les grandes chasses d'automne, où rois et princes vinrent tirer sur Lolland, reposèrent sur sept maigres oiseaux de 1884 et

sur un Anglais qui savait ce qu'il faut pour en faire quatre cents.

48. 1885 – Les aigles royaux

Le 15 mars 1885, on abat un aigle royal à Aalholm.

Nous le savons au jour près, car Jonas Collin, dans son grand inventaire des oiseaux du Danemark, publié en 1895, note sous *Aquila fulva* : « À Aalholm, 15 mars et 24 octobre 1885 ». Une révision moderne de toutes les observations rares classe les deux oiseaux : « sk ». Tués.

Ce n'était pas un rapace quelconque. Plus de deux mètres d'envergure, six kilos, des serres faites pour le lièvre et l'oiseau – c'est-à-dire pour ce qu'un service de chasse appelait son gibier. Les dates sont celles des migrations : des aigles scandinaves, hôtes d'hiver, venus planer sur la plaine de Lolland. Aujourd'hui, on lèverait des jumelles. En 1885, on leva un fusil.

On s'indignerait à tort. En ce temps-là, la nature des grands domaines se partageait en deux : ce qu'on voulait multiplier, lièvres, perdrix, faisans ; et ce qui le mangeait, renards, martres, corneilles et rapaces, ce que les gardes appelaient la vermine, et qu'on payait à la pièce. La Société de chasse avait cela dans son programme : protéger le colvert, exterminer les rapaces.

Et à Aalholm, précisément, on venait de lâcher dans les bois des faisans de quatre semaines.

1884 : la faisanderie. 1885 : deux aigles. Aucune source ne dit qui tira, ni pourquoi ; on ne l'affirmera pas. Mais les deux

faits appartiennent à la même histoire. Le 16 novembre 1889, un troisième aigle tomba à Aalholm.

Il y a là un paradoxe. Les savants de l'époque connaissaient beaucoup d'oiseaux parce qu'on les avait tués, empaillés et signalés dans les gazettes de chasse. La destruction fut la source de la connaissance. Frederik Christian avait collectionné les oiseaux pour les comprendre ; les gardes de ses descendants les tuèrent pour protéger les faisans, et les firent entrer ainsi dans la science.

Protégés en 1922 pendant la nidification, totalement en 1967, les aigles royaux revinrent ; en 1999, un couple éleva des jeunes au Danemark. Si demain l'un d'eux planait sur les bois d'Aalholm, personne n'irait chercher un fusil. On s'arrêterait. On ferait des lieues pour le voir.

49. 1885–1889 – Le château reçoit son visage

En 1885, l'Excellence déplaça la ferme à un kilomètre et demi au nord, loin du château, près des champs : un ensemble neuf, dessiné d'une main qu'on reconnaît pour celle de l'architecte Hans J. Holm. À la place de l'ancienne ferme, on mit des écuries pour vingt chevaux de selle et d'attelage et une remise pour les voitures de gala.

Puis, en 1889, commença le grand œuvre.

Hans J. Holm était professeur, historiciste, amoureux du Moyen Âge ; il l'aimait tant qu'il en inventait là où il en

manquait. Il se planta dans la grande cour, regarda le rectangle que le roi avait tracé au XIII^e siècle, et vit ce qu'il pourrait en faire.

Il coupa la cour en deux par des ailes transversales flanquées de grosses tours carrées. Une large avenue mena au centre de l'ensemble, devenu symétrique, où l'on arrivait dans une cour d'honneur dominée par une énorme tour d'escalier. Façades et cours reçurent tout ce que l'historicisme pouvait emprunter : baies en plein cintre et en ogive, balcons, oriels, lucarnes couvertes de cuivre, pignons à redents, tuile et ardoise, pans de bois aux consoles sculptées ; une « poivrière » pittoresque sur l'aile nord ; et, à l'ouest, de grandes meurtrières neuves par lesquelles personne ne tirerait jamais.

L'observatoire de Frederik Christian fut abattu. L'astronome céda la place à l'architecte.

Sur la façade, Holm mit le sceau de l'Université de Copenhague et le millésime 1232, date supposée de la fondation sous Christophe I^{er}. On ne discute pas une date gravée.

Au-dedans, c'était un théâtre. On entra dans l'escalier aux marches de marbre et aux lambris de chêne, et un orgue intégré vous accueillait de ses accords. Le vestibule était médiéval, arcades, colonnes, poutres peintes ; l'aile nord, une enfilade d'apparat : cabinets, salle à manger, grande salle, salle de bal, cuir doré aux murs, damas, parquets marquetés, portes à deux battants aux poignées de laiton, stucs. Une rangée de chambres à baldaquin attendait les hôtes, la famille royale en tête.

Et pendant les travaux, sous le badigeon de la salle orientale de l'aile nord, les maçons trouvèrent le nom de Frédéric II, celui de la reine Sophie, ceux des conseillers ; et tout en bas, avec son bonnet et sa chope, Christoffer Koryot. Le fou avait attendu trois siècles ; il y avait enfin de nouveau une fête.

Les antiquaires de l'avenir secoueraient la tête devant tant de pierres abattues et d'authenticité perdue. Les contemporains, eux, restèrent bouche bée. À part Frijsenborg, nulle demeure danoise ne rivalisait avec Aalholm. On ignorait encore la protection des monuments ; on voulait recréer. On recréa.

50. 1890 – La chasse à courre qui n'eut jamais lieu

Au cœur de la forêt de Roden, il y a un lieu trop géométrique pour être l'œuvre de la nature. D'un rond-point, la Rotonde, huit allées droites rayonnent dans le bois comme les rayons d'une roue.

C'est la figure classique de la forêt de chasse à courre : de l'étoile, on suit les chiens et la bête au bout des longues perspectives. Ainsi furent tracées les grandes forêts royales de l'Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles ; celles du nord de la Seeland sont aujourd'hui inscrites à l'UNESCO pour cette géométrie même.

Courut-on la bête à Aalholm ? Sans doute pas. L'historien Jesper Laursen le dit nettement : l'étoile fut tracée vers 1890, quand Roden devint parc à gibier, mais ne paraît avoir eu aucune utilité. Elle avait valeur de symbole. La chasse à courre était

abolie depuis plus d'un siècle dans les forêts de la Couronne quand on perça ces allées.

Alors pourquoi ?

En 1882, l'Excellence avait pris part à la fameuse chasse à courre de Frijsenborg, où le comte Mogens Frijs avait ressuscité, avec meute importée et piqueur anglais, ce plaisir des rois. Otto Bache en peignit la curée, et parmi les cavaliers, en redingote verdâtre, chapeau brun et culotte blanche, on reconnaît le comte Frederik Raben-Levetzau d'Aalholm.

Il y avait chevauché. Huit ans plus tard, Roden eut son étoile.

Aucun document ne dit que le comte voulut la sienne. Mais si le lien est juste, l'affaire est d'une rare élégance : il ne voulait pas la chasse ; il voulait le paysage de la chasse. Tandis que Holm faisait du château un théâtre médiéval, une étoile dans les bois proclamait : ceci est une grande maison.

Le forestier Carl E. Kann, en charge des bois de 1875 à 1918, a sa pierre commémorative au milieu de la Rotonde. L'étoile fut tracée de son temps ; peut-être de sa main. Les huit allées partent toujours de là, comme si les cavaliers allaient surgir. Ils ne vinrent jamais. Aalholm eut son étoile, et point de chasse à courre.

51. 1891–1908 – La liste des invités

Ils vinrent.

En 1891, le prince de Siam logea à Aalholm : un jeune prince d'Asie, envoyé apprendre l'Europe, couchant sous un baldaquin

danois, se promenant parmi les chênes d'Amérique et les ours empaillés tandis que les jardiniers plantaient quinze mille fleurs. En novembre 1902, quatre jours durant, le prince héritier et la princesse Alexandrine. En 1906, le roi Frédéric VIII.

Et en 1908, les deux hommes dont la rivalité allait, six ans plus tard, mettre le monde en flammes : l'empereur Guillaume II et le roi Édouard VII. Même château, même parc. On les voit marcher entre les stèles latines de Gregers, le Kaiser avec sa moustache en crocs et son bras infirme toujours caché, le roi d'Angleterre gros et cigare aux lèvres, parlant de choses qu'aucun des deux ne pensait. L'orgue de Holm les avait salués. Koryot les regardait du haut de son mur.

Ceux qui se promènent ensemble dans les jardins des puissants ne savent pas toujours qu'ils se reverront sur des cartes d'état-major.

L'Excellence recevait tout le monde. Mais Aalholm n'était pas tout. Le recensement du 1er février 1906 trouva au château une seule âme : la gouvernante. Le comte était à Copenhague, Amaliegade 17, presque sous les gouttières du roi, avec douze domestiques ; la comtesse « à l'étranger », vraisemblablement à la villa Beaulieu, à Cannes. À la ferme, le même jour, vivaient quarante-quatre personnes, cent vingt vaches, vingt-sept chevaux, et l'été dix jeunes Polonaises dans les betteraves.

Un château pour une gouvernante, une ferme pour quarante-quatre ; et sur l'île du lac aux Roseaux, quinze mille fleurs que personne ne regardait.

52. 1901 – La ville tient son journal

Au seuil du XXe siècle, un homme de Nysted entreprit une chose rare : décrire sa ville telle qu'elle était, rue par rue, maison par maison, puis noter, année après année, tout ce qui changerait.

C'était le médecin, C.A. Hansen. Son premier volume s'intitula *Status 1901* : un état des lieux, une photographie de la petite cité du lagon au moment où le vieux monde allait croiser le neuf. Ni chemin de fer, ni château d'eau, mais un port, des maisons de négociants, un vieil hôtel de ville, cinq siècles d'histoire. Faire l'inventaire avant d'écrire la chronique, c'était fournir aux successeurs l'étalon de toute mesure.

Il tint lui-même la chronique à partir de 1902 ; d'autres la reprirent, jusqu'à John Voigt, qui posa la plume en 2006. Deux guerres, l'arrivée et le départ du train, les heurs et malheurs du port, les noces, les incendies, tout fut consigné par des gens qui ne savaient pas la fin de l'histoire, et qui pour cette raison même en renaient les détails.

Pour Aalholm, c'est un trésor : le château vu de la ville. C'est la chronique qui note ce que coûta la Villa Marina de Munch ; ce sont ces prix, ces noms, ces dates, qu'aucune autre source ne garde. Elle dort aux archives locales de Nysted, numérisée. Et peut-être y a-t-il une invitation silencieuse dans le fait qu'elle s'arrête en 2006 : la chronique de Nysted attend son prochain chroniqueur.

53. 1903 – Le fils du paysan de la lande

Le 1er mai 1903, un Jutlandais de dix-sept ans descendit du train à Nysted avec une petite valise qui contenait tout son monde.

Marius Nielsen était orphelin. Il venait d'une ferme de lande près de Læborg, où le sable donnait peu et exigeait tout, et où son père ramassait sur le sol de l'étable les brins de paille tombés, car rien ne devait se perdre. Il avait servi deux ans et demi chez un paysan : ni heures fixes, ni dimanche, ni avenir. Son frère, cocher à Hardenberg, lui avait montré la porte : entre comme élève agricole dans un grand domaine.

De Lolland, il savait deux choses. Son maître d'école lui avait dit qu'au comté d'Ålholm on cultivait des fruits du Midi dans un parc. Et l'on racontait chez lui l'histoire de la vieille qui entrait chez l'apothicaire de Nysted demander *du cayenne pour dix øre*, *cayenne*, *cayenne*, dans un patois qui faisait hurler de rire les garçons de Læborg. Ni les fruits ni le patois n'étaient exagérés.

Ce fut, écrivait-il, une révolution dans son existence. Au lieu de la lande et des broussailles rabougries, la terre grasse, les hêtraies d'un vert tendre, la Baltique et ses barques. Une chambre à lui, avec un poêle, une table de toilette et une lampe ; une servante qui faisait le lit et allumait le feu pour qu'il eût chaud en rentrant. D'avril à novembre, une flasque d'eau-de-vie pour les champs. À Pâques, dix œufs durs par homme. Des heures fixes, et après le travail, aller où l'on voulait sans demander à personne. Il en fut, dit-il, *profondément confus de tant de bonté*.

La bonté avait un nom : le fermier Ulrich, vieil homme à longue barbe blanche, et sa femme, qui faisait chaque dimanche le tour des chambres avec des serviettes propres. Un dimanche d'avril, elle s'arrêta sur le seuil de Marius.

— Comment, vous n'avez pas de feu ?

— Ce n'est plus nécessaire, madame.

Elle frissonna, trouva qu'il faisait froid. Il ne l'oublia jamais pour ces mots-là.

La ferme était une grande entreprise : sept cents tonneaux de terre, quatorze attelages, cent soixante-dix vaches laitières, deux cent cinquante porcs. Le régisseur, Baggesen-Schmidt, se disait descendant du poète et gagnait quatre cent cinquante couronnes l'an ; un élève, cent quatre-vingts. Les machines éblouirent le Jutlandais : chez lui, il avait battu tout un hiver au fléau ; ici, une batteuse à vapeur faisait deux cents sacs par jour. On répandait la paille comme litière, on étendait le fumier sur le plus beau gazon qu'il eût jamais vu, et on l'enfouissait. Chez lui, on en aurait pleuré.

L'été, le dimanche, on descendait les quatorze attelages par la grand-rue jusqu'à la plage, où les valets se déshabillaient, sautaient à cru et poussaient les bêtes au large jusqu'à ce qu'elles perdent pied et nagent. Un cheval qui nage, nota-t-il, n'a plus que la tête hors de l'eau.

Et il y avait le château. Marius le voyait du dehors, du côté de la ferme, et c'est ce qui rend son regard précieux. Vingt chevaux à l'écurie du comte, cinq palefreniers en livrée jaune, culotte

et chapeau raide, la barbe interdite et les favoris obligatoires ; un piqueur qui suivait les jeunes comtesses lorsqu'elles faisaient sauter les meules au grand galop ; cinq valets de pied, un cuisinier venu de Poméranie, un valet de chambre qui suivait Monsieur le comte à Paris et en Égypte. Marius fit son compte, sobrement : tout cela, c'étaient les huit domaines du comte qui le payaient ; et ceux qui labouraient la terre n'en possédaient pas de quoi remplir un pot de fleurs.

Une chose surtout le frappa. Quand le comte, et plus encore la comtesse, donnaient un ordre, ce n'était jamais *voudriez-vous* ni *pourriez-vous*. C'était : *Tu dois !* – appuyé, comme pour bien marquer l'abîme entre le riche et le pauvre Lazare. Ainsi parlait la haute culture, observa Marius, quand on était comte, chambellan, grand veneur, et, deux ans plus tard, ministre des Affaires étrangères.

Le monde changeait d'année en année. Le comte n'avait pas d'automobile ; mais cette année-là s'ouvrit entre Nysted et Nykøbing une ligne d'autobus, la première du pays, croyait-il, choisie parce qu'il n'y avait pas de côte. La seule petite montée était près de la ferme, et l'autobus y calait et redescendait à reculons ; les voyageurs descendaient pousser, et personne ne s'en fâchait. À Nysted, il vit son premier film : un barbier coupait la tête de son client, la rasait sur la table et la remettait en place. On riait, écrira-t-il cinquante ans plus tard, et l'on peut encore sourire.

Il ne resta qu'un an. Mais son père avait coutume de dire à

ses fils qu'ils n'étaient bons à rien – non par méchanceté, par ignorance – et Marius était entré dans la vie avec le sentiment d'être moins que les autres. En partant, il reçut du fermier Ulrich une attestation qui se terminait ainsi : c'était un plaisir de le recommander à quiconque aurait besoin de lui. La phrase lui servit plus tard. Mais surtout, écrivit-il, elle lui rendit la foi en lui-même.

D'aussi bonnes conditions, ajoutait-il, il n'y en eut sans doute jamais à Ålholm, ni avant ni après.

C'est le seul témoignage sur l'Aalholm de l'Excellence écrit par un homme qui tenait une fourche. Tous les autres virent le château depuis les salons. Marius le vit depuis le Pré des génisses.

54. 1905 – Le ministre

En 1905, le comte devint ministre des Affaires étrangères.

Rien ne l'y destinait. Le gouvernement de J.C. Christensen était un gouvernement de paysans, et Raben-Levetzau un conservateur, propriétaire, chambellan, administrateur de la Landmandsbank. Mais il fallait au royaume un ministre qui eût vu le monde et parlât ses langues, et l'on n'en trouvait guère parmi les paysans. Le comte avait été à Vienne et à Paris ; il avait été commissaire général du Danemark à l'Exposition universelle de 1900 ; il présidait la commission qui rebâtissait Christiansborg. Il construisait un palais à Copenhague pendant que Holm en reconstruisait un à Lolland.

Trois ans, il tint dans ses mains les relations du petit royaume avec une Europe où l'Allemagne grandissait et où le Slesvig restait allemand, et où chaque phrase se pesait au trébuchet. Puis vint le scandale Alberti, et il partit, et le gouvernement tomba avec lui.

Il ne revint jamais à la politique, sinon pour présider le conseil paroissial de Nysted. Mais parmi ses nombreuses dignités, que le livre des manoirs de 1938 énumère entre la Société de géographie et le chapitre des ordres, il en est une qu'on lit trop vite : *président de l'Automobile-Club de Danemark*.

Qu'on la retienne. Elle comptera.

55. 1905 – La Norvège se donne un roi

Le 7 juin 1905, le Storting déclara rompue l'union de la Norvège et de la Suède. Stockholm cria à la forfaiture ; la flotte suédoise croisa devant Strömstad, la Norvège mobilisa à demi, et les pourparlers de Karlstad furent à deux doigts de rompre.

Encore fallait-il savoir ce que serait la Norvège : république ou royaume ? Et si royaume, quel roi ?

On offrit d'abord le trône à un prince suédois, par politesse ; le roi Oscar n'en voulut pas. Le gouvernement norvégien, d'emblée, avait un autre nom en réserve : le prince Carl de Danemark, officier de marine, second fils du prince héritier, et gendre du roi Édouard VII d'Angleterre par sa femme Maud. Un roi qui eût à la fois le sang du Nord et l'oreille de Londres :

c'était l'idéal.

Mais on ne tire pas un prince danois de Copenhague sans passer par le gouvernement danois. Et le ministre des Affaires étrangères de ce gouvernement était le comte de Lolland.

Côté norvégien, l'homme de l'affaire était le diplomate Fritz Wedel Jarlsberg, en poste à Copenhague. Le Dictionnaire biographique danois le dit sobrement : Raben-Levetzau transmet au prince Carl la démarche de Wedel Jarlsberg. Le comte d'Aalholm se tenait entre l'envoyé et le futur roi.

Le 29 juin, le prince répondit, sous conditions : que le roi Oscar eût définitivement renoncé pour sa maison ; que son grand-père Christian IX et son beau-père Édouard VII y consentissent ; et que la Norvège et la Suède eussent d'abord réglé leur divorce.

Le comte avait un autre souci : Stockholm. Si le Danemark aidait trop visiblement la Norvège à prendre un roi danois, il s'aliénait la Suède pour une génération ; et un petit État adossé à l'Allemagne ne peut se permettre d'ennemis au nord. Il s'employa donc à modérer les exigences suédoises, notamment sur le démantèlement des forteresses frontalières, le point le plus brûlant de Karlstad. Le Danemark voulait le trône pour son prince, mais ne pouvait laisser croire qu'il l'avait gagné.

Le 26 octobre, Oscar renonça. Le prince voulut alors le oui des Norvégiens eux-mêmes ; on parlait de républicains. Le Premier ministre Michelsen eût préféré se passer de plébiscite ; le ministre danois, la cour de Danemark et le prince l'exigèrent. Michelsen céda. Les 12 et 13 novembre, deux cent cinquante-neuf mille

cinq cent soixante-trois oui contre soixante-neuf mille deux cent soixante-quatre non. Le 18, le Storting élit le prince à l'unanimité ; le télégramme arriva le soir à Copenhague, et trois heures plus tard Carl acceptait, prenant le nom de Haakon VII. Le 25, sous la neige et le brouillard, Drøbak accueillait le nouveau couple royal.

Haakon régna cinquante-deux ans, tint tête aux Allemands en 1940, et devint le plus aimé des rois de Norvège. La dynastie qui règne aujourd'hui à Oslo commence avec lui ; et dans les coulisses de sa naissance, on trouve le nom d'un gentilhomme de Lolland.

56. 1908 – Le comte va chez le roi

Le mardi 8 septembre 1908, les ministres attendaient à la Douane de Copenhague l'impératrice douairière Dagmar et la reine Alexandra d'Angleterre. Tandis qu'on guettait le navire, le ministre de l'Intérieur glissa au chef du gouvernement que le ministre de la Justice, Alberti, venait de se livrer à la police pour escroquerie et faux. Christensen écrivit le soir, dans son journal : un coup de tonnerre. Il n'osa rien dire à Frédéric VIII en pleine cérémonie et pria le roi Georges de Grèce, frère du souverain, de lui annoncer la chose sur le chemin du palais.

Alberti avait détourné quinze millions, de quoi acheter tout Lolland. Et Christensen était doublement atteint, ayant fait prêter la même année un million et demi du Trésor à la caisse d'épargne

que présidait Alberti.

De la Douane, on courut au conseil. Christensen posa lui-même la question de la démission. Deux ministres l'appuyèrent, dont le comte Raben. Les autres refusèrent : partir, c'était avouer. On resterait jusqu'à la rentrée des Chambres.

Le comte n'était pas satisfait. Le vendredi, il parla de partir ; le soir, il l'écrivit. Le samedi 12 septembre, à neuf heures et demie, les deux hommes étaient face à face.

— Je persiste, monsieur le Président. Mais je veux d'abord entendre le roi.

Christensen comprit qu'ils se reverraient avant toute décision. Le comte assista au conseil de dix heures, à l'audience du roi Georges à onze heures et demie. Vers une heure, le secrétaire du cabinet entra chez Christensen : le roi le recevrait entre deux et trois ; le comte Raben avait demandé son congé, et l'avait obtenu. Pendant qu'il parlait, un messenger apportait la lettre du comte.

Christensen fulminait. Sur le chemin du palais, il croisa par hasard Raben dans la rue. Ils échangèrent quelques mots et se quittèrent, dit le journal, assez brusquement.

Frédéric VIII était nerveux. Il annonça le départ du comte et demanda maintenant celui de tout le cabinet. Puis il parla longuement d'Alberti, du prêt, de la défense ; et c'est là qu'apparut l'autre querelle : Raben voulait des forts au sud de Copenhague, de la baie de Køge à Roskilde. Si Christensen les proposait, dit le roi, le comte resterait.

Christensen refusa, et prononça la phrase qu'on cite depuis

: il ne pouvait tout de même pas acheter le comte Raben pour quelques forts.

Le cabinet expédia les affaires quelques semaines et tomba le 12 octobre. Christensen dit à ses amis que le comte avait agi sur un malentendu, de bonne foi ; et qu'il était d'autant plus singulier que Raben se crût lui-même appelé au prochain ministère. Les hommes qui renversent un gouvernement sans l'avoir voulu croient souvent qu'on leur en sera reconnaissant.

Alberti fut la cause, le prêt fut la faiblesse ; mais ce fut le comte d'Aalholm qui alla chez le roi. Quand il en sortit, le gouvernement commençait de tomber. Il rentra à Aalholm et ne reparut plus dans la politique du royaume.

57. 1909 – Le médecin qui écrit l'histoire de la ville

Nysted eut cinq cents ans en décembre 1909, et le conseil municipal voulut un livre. Ce fut encore le médecin qui l'écrivit.

Carl Adam Hansen, le fondateur de la chronique, s'en excusa : il eût fallu « un historien de métier », et Nysted n'avait « jamais été qu'une modeste petite ville ». Il se trompait sur la valeur de son ouvrage.

Il y sauva deux sources : le manuscrit du chantre Wejer, de 1761, sur les épitaphes de l'église, prêté et jamais rendu, dont il avait par chance pris copie ; et la charte même de la ville, la lettre

d'Éric de Poméranie du 7 décembre 1409, brûlée avec l'hôtel de ville en 1654, qu'il recopia à la Bibliothèque royale d'après la transcription de Resen : franchise « de tous liens, corvées et impôts envers notre château d'Aaleholm ».

Il y raconta Johanne Lerche et son tisonnier. Il y nota que le jeune comte Christian vivait à la ferme parce que le château était inhabitable, et que dès 1551 on avait remployé à Aalholm les briques du couvent des franciscains démolis : le couvent que le château avait protégé finit dans ses murs. Il y conserva la paille de 1864.

Et il garda l'épisode de 1848, où Gregers offrit à la ville sept à neuf petits canons pour la redoute – les « têtes de chat », qui saluaient encore en 1909 l'anniversaire du roi – accompagnés d'une lettre que le président du conseil trouva « d'un ton sarcastique et blessant ». Le comte fou restait le comte fou, même quand il faisait des cadeaux.

Le livre s'achève sur l'avenir : « La ligne de chemin de fer vers Nykøbing est jalonnée, et dans un an ou deux nous aurons le train. » Et sur un vœu : « Puisse Nysted aller au-devant d'un avenir lumineux et heureux ! »

Aarestrup avait été médecin à Nysted et avait fait des vers. Hansen fut médecin et fit de l'histoire. Il y a dans cette ville une lignée de médecins qui ne se contentaient pas de guérir.

58. 1913 – Le roi arrive

En octobre 1913, Christian X vint à Aalholm, et le précepteur le vit de sa fenêtre.

C'est l'un des plus jolis témoignages du château : non le comte, non le roi, mais un jeune homme engagé pour instruire les enfants, qui regardait et qui notait. L'automobile royale sur la digue. Les domestiques en rang. Le comte en uniforme, chamarré d'ordres. Le roi, grand et raide comme un mât, qui descendait et saluait. La musique, les drapeaux, les gens de Nysted alignés sur la route.

On photographia le personnel cette année-là devant la façade de Holm : valets, femmes de chambre, cuisiniers, jardiniers, cochers, dans leurs plus beaux habits, avec sur le visage la conscience d'appartenir à quelque chose.

C'était l'apogée. Aalholm en 1913 était tout ce que l'Excellence avait voulu : une demeure de rang européen, un roi pour hôte, un parc dans sa splendeur, et assez de bras pour tenir le tout en l'air.

L'année suivante, la guerre commença. Les apogées ont ceci de commun qu'on ne les reconnaît qu'en redescendant.

59. 1915–1921 – La facture, seconde fois

La première chose que la Grande Guerre prit à Aalholm, ce furent les jardiniers.

Le Danemark était neutre, le monde ne l'était pas ; les prix

montèrent, les hommes s'en allèrent, et l'on ne put plus entretenir la grande domesticité qu'exigeaient les jardins, les bâtiments et les réceptions. Les quinze mille fleurs de l'Aménagement se raréfièrent ; le Système s'enfricha ; le grand potager devint un maraîchage qui devait rapporter.

En 1915, le téléphone sonna à Aalholm : on commençait à négocier la vente des Antilles danoises aux États-Unis, et l'on consultait l'ancien ministre. Le Danemark vendit ses îles tropicales pour vingt-cinq millions de dollars.

En 1918, on bâtit dans le parc la Maison des ours, en souvenir de ceux du comte fou. En 1919, une fille du comte se maria au château ; ce fut la dernière grande noce. La comtesse, Anglaise de cœur, avait recréé près de Nysted un coin d'Angleterre, l'École anglaise.

Puis vint l'abolition des majorats.

La loi fut votée en 1919. Les comtés, celui d'Emerentia comme tous les autres, tout ce système de terres liées qui portait la noblesse depuis deux siècles, devaient être dissous : la terre deviendrait libre, contre un tribut à l'État et des terres pour les petits paysans. Pour Aalholm, en 1921, ce fut un million sept cent soixante-sept mille couronnes à l'État, deux millions cent quinze mille six cents au fonds des successeurs, et deux cent soixante-neuf hectares pour trente-cinq petites exploitations. Le comte se battit pour épargner Aalholm même, et n'y céda que soixante-huit hectares ; Bramsløkke, Egholm et sa terre de Beldringe, en Seeland, payèrent le reste.

Le comté d'Aalholm cessa d'exister. Le château ne fut plus qu'un château ; la terre, que de la terre. Le comte avait soixante-deux ans. Il régna encore douze ans sur ce qui restait.

60. 1920 – L'heure fatale des manoirs

Au début des années 1920 parut l'un des plus ambitieux ouvrages jamais consacrés aux demeures danoises : *Les manoirs danois vers 1920*, trois forts volumes, près de deux mille pages. Aalholm eut son chapitre au second.

Tout est dans les trois petits mots du titre : *vers 1920*. Avec la constitution de 1915 et la loi de 1919, le Danemark avait résolu de liquider les derniers restes de la société de privilèges. Quatre hommes – le généalogiste Louis Bobé, l'historien de l'architecture Vilhelm Lorenzen, le baron Berner-Schilden-Holsten et le baron Palle Rosenkrantz, juriste et premier auteur de romans policiers du pays – voulurent fixer ce monde tel qu'il était à l'instant de sa disparition. Deux savants et deux nobles élevaient un monument au monde que la loi démontait.

Et Aalholm, au moment du cliché, était au sommet de sa seconde gloire : le château de Holm, la visite royale de 1913 avec ses trônes, ses mille lampes et son feu d'artifice, un maître qui avait été ministre.

Mais on savait, au château, ce que signifiait l'année 1920 – et à plus d'un titre. C'est alors que la frise héraldique de la grande salle reçut, près des armes du Slesvig, cette inscription : *jusqu'en*

1864, de nouveau 1920. La joie de la réunion et la gravité de l'abolition, peintes sur les mêmes murs, la même année.

La famille resterait encore trois générations, jusqu'en 1995 ; mais en propriétaires, non plus en titulaires de majorat. L'ouvrage, parce qu'il est un instantané, ne vieillit pas ; il est son moment. Ce fut le dernier regard posé sur le Danemark des comtes vivants.

61. 1931 – Le jardin trouve son historien

Johannes Tholle fut jardinier, paysagiste, et surtout un écrivain infatigable qui, pendant un demi-siècle, sauva de l'oubli jardins, parcs et cimetières de tout le pays, paroisse par paroisse.

En 1931, il donna à l'annuaire historique de Lolland-Falster douze pages sur *Le jardin du château d'Aalholm*, de 1796 à 1920 : la première histoire du parc.

Douze pages, c'est peu. Mais quand, en 2002, l'historienne Gerd Malling fit le bilan des collections des comtes, elle constata que l'arboretum de Frederik Christian était « la seule part de son œuvre dont on se fût souvenu » – et qu'on s'en souvenait grâce à Tholle. Il était venu juste à temps, quand ceux qui avaient connu le jardin dans sa splendeur pouvaient encore parler. Il rassembla les mots du comte sur « mon jardin anglais de Christiansholm », les mille cinq cents espèces de 1833, les éloges de 1849 et de 1869, les vers de Munch, le rapport du jardinier Larsen en 1897.

C'était une oraison funèbre ; c'était aussi un legs. Les herbiers

furent vendus, les oiseaux dispersés, les partitions oubliées, les meubles mis aux enchères ; mais un jardin ne se met pas en caisse, et son histoire survécut parce qu'un homme, en 1931, prit la peine de l'écrire. Ce qui est écrit demeure quand les choses s'en vont.

62. 1933 – Adieu

L'Excellence mourut en 1933, après plus d'un demi-siècle à Aalholm.

Le 5 juin, Christian X vint dire adieu. Vingt ans avaient passé depuis que le précepteur l'avait vu descendre de voiture sur la digue. Le roi avait vieilli, le pays aussi : la crise, le chômage, des comtés qui n'existaient plus. Il vint pourtant. Une photographie le montre, grand, en uniforme, entrant dans l'escalier de Holm, où pour une fois l'orgue se taisait.

On porta le comte à la chapelle de Nysted, auprès d'Emerentia et d'Otto Ludvig.

Son fils n'eut pas le titre de comte ; l'abolition l'avait emporté. Il dut se contenter d'être baron. Johan Otto Raben-Levetzau avait vingt-neuf ans et héritait d'un château de rang européen, d'un parc de cent soixante-dix hectares, d'une ferme, d'une villa à Cannes, d'un appartement à Copenhague – et d'un siècle qui n'avait plus de place pour rien de tout cela.

Baron, on allait le voir, ce serait bien assez.

CINQUIÈME PARTIE : LE BARON AUX AUTOMOBILES

63. 1940–1955 – La restauration manquée

Johan Otto Raben-Levetzau avait un projet.

Il avait grandi dans l'Aalholm de son père, dans ce théâtre d'ogives et de cuir doré, et il savait, comme tout homme qui a des yeux, que ce n'était plus un château médiéval, mais un château de 1889 déguisé en château médiéval. Le baron voulait retrouver le vrai.

En 1943 et 1944, en pleine occupation allemande, il fit dresser les plans d'une restauration qui devait « effacer les interventions brutales du père » : ôter les lucarnes, déposer les faux parements, rendre l'aile Marguerite au temps de la reine. Il en fit une partie. L'aile Marguerite fut restaurée ; des lucarnes disparurent ; une portion du faux mur tomba. Mais c'était la guerre, l'argent manquait, et après la guerre il ne revint pas.

En 1945 arrivèrent les réfugiés : des civils allemands, femmes, enfants, vieillards, chassés devant l'armée rouge, débarqués par milliers à Lolland. À Stubberupgaard, une ferme du domaine, on tendit des barbelés ; ils vécurent derrière des années durant, pendant que le Danemark se demandait qu'en faire. Dix ans plus tard, en 1955, les enfants de la guerre vinrent au 34, Skansevej : autres exilés, autres soins.

Aalholm traversa cette guerre comme il avait traversé les autres : en étant là, en ouvrant ses portes, en attendant.

Mais le baron n'avait pas le goût d'attendre. Il n'était ni son père, le comte patient aux mille charges, ni son bisaïeul, le naturaliste voyageur. Il était, disent les sources avec un sourire rare chez elles, *joueur*.

Et il aimait les automobiles.

64. 1944 – Le film

Le 31 mars 1944, au Palads de Copenhague, on projeta en avant-programme d'un film policier un documentaire de douze minutes : *Les îles danoises des mers du Sud*.

C'était la quatrième année de l'Occupation, et ce genre de film servait à rappeler aux Danois ce qui était danois : le pont du Storstrøm, les églises, les manoirs, les betteraves et les sucreries, la plage de Marielyst, les bacs, Maribo, Nakskov, Sakskøbing – et Aalholm, et Nysted. Bjarne Henning-Jensen tournait, sa femme Astrid l'assistait, Poul Gram tenait la caméra.

La caméra glisse sur le lagon, longe la digue, s'approche de la façade de Holm où le soleil allume la brique. Ce sont les plus anciennes images animées du château. Le baron a quarante ans et vient de commencer l'aile Marguerite ; il n'y a pas encore une seule voiture derrière le séchoir à grain ; le parc est encore celui de Milner. Le film existe toujours. On peut y voir Aalholm tel qu'il était à la veille de tout ce qui allait suivre.

65. 1964–1972 – L'essence dans le sang

Ce n'était pas un passe-temps. C'était une vie.

Le père avait présidé l'Automobile-Club au temps où l'automobile était un jouet de seigneur qu'on regardait passer bouche bée. Le fils alla plus loin. Il achetait des voitures anciennes, rares, impossibles, en Angleterre, en France, en Amérique, et les faisait expédier à Lolland, où on les garait derrière le séchoir à grain, dans les granges, dans la remise où dormaient jadis les carrosses du comte.

On imagine le régisseur, dans les années 1950, homme sobre en charge d'un domaine dont on vendait les terres et les bois, apprenant qu'une voiture nouvelle arrive d'Amérique.

— Où la mettrons-nous, monsieur le baron ?

— Derrière le séchoir.

— Il y en a déjà quatorze.

— Eh bien, derrière les quatorze.

En 1964, la collection était devenue un musée, et le baron en

fit une stratégie : Aalholm ne vivrait plus de la terre, mais des visiteurs. En 1972, le château et le parc ouvrirent au public, avec trois cents véhicules exposés : l'un des plus beaux musées de l'automobile d'Europe du Nord, sur un îlot où un roi avait été enchaîné six siècles plus tôt. On vint par milliers, de toute la Scandinavie et d'Allemagne ; on passait ensuite par l'escalier de Holm, le parc de Frederik Christian, la Maison des ours, sans bien comprendre ce qu'on avait vu ; et l'on revenait.

On l'appela *le baron aux automobiles*. Il prit cela pour un compliment, et il avait raison.

66. 1965 – L'homme qui lisait les murs

S'il fallait couronner un roi parmi les sources de cette histoire, le choix serait aisé. Chr. Axel Jensen, grand archéologue du Musée national, écrivit sur Aalholm, pour *Châteaux et manoirs danois*, le chapitre sur lequel tout le reste repose – écrit dans les années 1940 et revu en 1965, si tard que le jeune musée automobile y trouva place.

Il fit ce que personne n'avait fait : il lut les murs comme on lit un manuscrit, assise après assise, et confronta ce qu'il voyait aux comptes secs des anciens fiefs.

L'ensemble, écrit-il, « s'est fait pièce à pièce, augmenté et modifié pendant deux siècles, et sans doute ne fut-il jamais achevé ». La tour nord-ouest, aux murs de trois mètres autour de la cave voûtée où fut le roi, est la plus ancienne : XIV^e siècle.

Le mur nord et la tour nord-est, aux briques flammées comme à Vordingborg, sont peut-être de Valdemar Atterdag. Les caves de l'angle sud-est, avec leur reste d'escalier à vis, du début du XVe : « sous toutes réserves, on pourrait songer à Éric de Poméranie ». Et la partie ouest de l'aile sud, où une salle portait des rinceaux gothiques peints vers 1400, mérite « non sans quelque raison » le nom d'aile Marguerite. Il résolut même l'énigme de la cinquième tour : un pan de toit abaissé, qui donnait à l'angle un air de tour.

Il trouva un acte de 1336 où le comte Chauve renonçait à ses prétentions sur « dat hus to Alholme », et en conclut que Jean le Doux avait bâti à Aalholm.

Son morceau de bravoure, c'est le chantier de 1578–1588, reconstitué d'après les comptes. On démolit une maison de pierre du couvent de Nysted pour en avoir les matériaux ; le gouverneur Hak Ulfstand fut dispensé trois ans de cinq cents thalers de redevance pour payer lui-même maçons et charpentiers ; la chaux vint de Mariager, le pin de Gotland. Et quand le couple royal visita l'ouvrage en 1585 – la visite que le fou immortalisa sur le mur – on conclut, écrit Jensen avec un sourire qu'on devine, « peut-être à la suite des conversations tenues pendant la beuverie », un nouveau contrat : Ulfstand exhausserait à ses frais les tours inachevées de trois mètres soixante-dix-sept. Mais Frédéric II mourut en 1588. Et c'est pourquoi la tour ouest manque encore aujourd'hui de son dernier étage, tandis que la tour est domine. La dissymétrie des tours d'Aalholm est le

monument d'un roi mort au milieu d'un chantier.

Il osa juger. La transformation de 1889, décrite avec loyauté, est condamnée d'une phrase : une demeure de luxe « convenable pour le ministre des Affaires étrangères et faite pour les grandes fêtes, tout à fait dans le goût international », qui eût pu « se trouver n'importe où sur le continent ». Il fallait, disait-il, un changement de génération pour y remédier. Le baron l'avait commencé en 1944, avec l'architecte Helge Holm, tandis que le Musée national dégagait les fondations de la tour-porte.

Le baron lui fit visiter le château, sans doute, en parlant de voitures. Jensen regardait les pierres. Chacun avait sa collection. Et le chapitre s'achève sur une image qu'on aime : le nouvel Aalholm « sourit gaiement parmi les arbres verts, vers l'aimable fjord ».

67. 1968–1989 – Un train, un chasseur à réaction et une cabine téléphonique

Il ne pouvait s'arrêter.

À travers le parc de Milner et de Frederik Christian, il fit poser une voie étroite et rouler une vraie locomotive à vapeur, la Stubberup Strand Bane, qui menait du musée à la plage avec force fumée, coups de sifflet et enfants penchés aux portières entre les arbres exotiques.

Il acheta à l'armée un avion de chasse réformé et le posa sur

l'aire de jeux.

— Qu'en ferez-vous, monsieur le baron ?

— Les enfants grimperont dessus.

— Bien, monsieur le baron.

Il acheta l'une des anciennes cabines téléphoniques de Copenhague, petites guérites rondes au toit de cuivre où l'on téléphonait jadis pour dix øre, et la planta dans le jardin, à l'ouest du château, où elle se tint comme une étrangère bien élevée entre les rhododendrons et les stèles latines. Pourquoi ? Parce que cela l'amusait.

Vinrent une cafétéria, une aire de jeux, et, en 1989, un aéroport privé d'où l'on pouvait survoler le château et voir ce que le roi avait vu en 1256 : l'îlot plat, l'eau tout autour, les angles.

Et vinrent les caméras. Dans les années 1960 et 1970, Aalholm servit de décor à une série de comédies danoises légères, peuplées de dames peu vêtues et de quiproquos de château. La grande salle où le fou de Frédéric II avait signé le mur servit aux farces d'alcôve ; des actrices en déshabillé coururent dans les salons de cuir doré.

Koryot eût compris. Il avait attendu trois siècles, une chope à la main, qu'on rît de nouveau sous son mur.

68. La Riviera – Le chauffeur prend les devants

Le baron n’habitait pas qu’Aalholm ; aucun d’eux ne l’avait jamais fait.

Il avait une maison sur Sankt Annæ Plads à Copenhague. Il avait – et c’est le trait qui le peint le mieux – quarante hectares de dunes sur le fjord de Ringkøbing, dont il s’était épris dans les années 1930, et où il bâtit pour lui seul un village de vacances : maisons exotiques, court de tennis, et une piscine d’eau de mer qu’on remplissait du fjord par un tuyau. Un village privé, dans le Jutland occidental.

Et il avait, sur la Riviera, un yacht avec son équipage.

Quand le baron allait à Cannes, il prenait l’avion ; c’était moderne, et il était moderne. Mais un baron n’arrive pas au port en taxi. On envoyait donc le chauffeur devant, depuis Lolland, à travers l’Allemagne et la France, jour après jour, avec la Rolls-Royce, pour que le baron fût conduit dignement de l’aéroport au quai.

On le voit, ce chauffeur lollandais en uniforme, au volant d’une Rolls sur la Nationale 7, entre les vignes et les villages, une carte sur le siège, un baron à prendre dans trois jours. On le voit à Nice, casquette à la main ; le baron sort dans le soleil, hoche la tête, monte, et dit :

— Au port.

Ce n’était pas de la folie. C’était du style. Mais le style se paie.

69. 1989 – Obscurité et treize degrés

Pour payer, il vendit de la terre.

Les champs d'abord, puis les bois. Ce qui avait porté Aalholm pendant sept siècles s'en alla morceau par morceau, jusqu'à ce que l'un et l'autre fussent réduits à peu près de moitié. Les voitures coûtaient, le village de dunes coûtait, le yacht coûtait ; la vie coûtait, et le baron avait décidé de la vivre.

En 1989, la cave partit chez Christie's.

Elle était fameuse : obscure, treize degrés, une fortune en vieux millésimes que des générations de comtes avaient accumulés en hommes qui savaient boire. Des bordeaux des grandes années, des bourgognes introuvables. Les sources l'appellent *le vin à un million du baron*. Il disparut en deux heures sous le marteau de Londres, bouteille après bouteille, chez des amateurs du monde entier qui ignoraient acheter un morceau de Lolland.

On l'imagine, ce soir-là, seul dans la cave vide, une lampe à la main, entre des casiers où la poussière gardait encore la forme des bouteilles. Il avait quatre-vingt-cinq ans. Il n'avait rien regretté. Il ne regrettait toujours rien.

70. 1990–1991 – Le souterrain et le trésor

Il existe un souterrain qui part d'Aalholm.

Tout le pays le sait. Il passe sous le lagon jusqu'à la ville, disent les uns ; jusqu'à l'église, disent les autres, jusqu'à la chapelle où

repose Emerentia ; jusqu'à l'île de la Reine douairière ; jusqu'à Bramsløkke. On le creusa au Moyen Âge pour la fuite du roi, ou en 1658 pour celle du gouverneur, ou le comte fou le creusa pour rien. En 1990, on en reparla, comme tous les dix ans. Personne ne l'a jamais trouvé. Tout le monde est sûr qu'il existe.

Mais en 1991, on trouva quelque chose de vrai.

Le musicologue Jens Henrik Koudal vint à Aalholm sur la foi d'un vieux livre de musique entrevu dans une vitrine, et la visite le mena dans la tour sud-ouest. Là, dans une pièce où personne n'était entré depuis des décennies, dormait un trésor : quelque deux cent vingt-cinq œuvres musicales, manuscrites et imprimées – et, au milieu, le journal du comte Otto Ludvig Raben, six cents pages en français dont aucun inventaire n'avait jamais fait mention. Deux siècles dans l'obscurité, et un jour la lumière.

Le souterrain n'existe pas. Les partitions existent. Aalholm est ainsi : on y trouve rarement ce qu'on cherche, et souvent mieux.

71. 1992–1996 – Le lourd héritage

Le baron mourut en février 1992. Il avait quatre-vingt-huit ans et en avait passé cinquante-neuf à Aalholm.

Le château n'alla pas à l'aîné. Le père s'était brouillé avec Frederik et l'avait rayé de la succession ; Aalholm échut au cadet, John Otto Raben-Levetzau, né à Hellerup en 1950, marié depuis 1976 à Merete, père de trois filles : Amalie, Julie, et Alexandra

Constance *Emerentia*. Le dernier prénom renvoyait à la femme qui avait acheté le château en 1725. La famille savait qui elle était.

Ils n'étaient pas nouveaux dans la maison ; depuis 1975, les catalogues du musée montrent que le tourisme était déjà une affaire de famille. Mais ce que John reçut en 1992, c'était une économie que le train de vie paternel avait vidée : un domaine réduit de moitié, une dette déjà lourde, et une succession de quelque six millions de couronnes de droits, sans compter la part de la veuve et des autres enfants. Le journal local, en 1995, l'intitula *le fils du baron qui reçut le lourd héritage*. On ne plaisantait pas.

Ils ouvrirent pourtant leurs portes. La famille vivait dans l'aile ouest et faisait passer les visiteurs par *notre salon privé, avec les photographies de famille*, jusqu'à la chambre où avaient dormi le Kaiser et le roi d'Angleterre. On sortit les meubles dorés Louis XVI de l'appartement pour les mettre au salon de thé, où ils faisaient meilleur effet. Merete retrouva la boîte de couleurs de la comtesse Suzanne et recréa l'atelier dans l'aile de la tour. Dans la vieille cuisine, on fit briller tous les cuivres, et une photographie montre le couple examinant *la sauce du jour*. Une autre montre la famille devant le bureau du domaine avec le poney Cirkeline, qui *en fait toujours partie*. En mai 1993, on les photographia au sommet de la tour le jour de l'ouverture ; la rambarde n'était pas encore assez sûre pour le public.

La brochure de 1993 commençait par ces mots : *Notre famille*

habite ici depuis 1725. Elle s'achevait sur une phrase qui sonne aujourd'hui comme une prière : Nous faisons de notre mieux pour qu'Aalholm puisse rester dans la famille.

Il serait facile de raconter ces années comme une longue descente. Les sources montrent autre chose : une famille qui tentait plusieurs chemins à la fois. John transporta une scierie déficitaire du Jutland en Lettonie et en fit une affaire ; on vendit aux enchères en 1994 pour avoir des liquidités ; on voulut développer le tourisme. Mais les saisons de 1994 et 1995 furent mauvaises. Le 12 août 1995, John dit au journal qu'il comprenait fort bien pourquoi les visiteurs se faisaient rares.

Dix-neuf jours plus tard, le 31 août, la cessation de paiements faisait la une. Le lendemain, une photographie montre Merete et John lisant le journal avec attention avant d'affronter la télévision. Beaucoup offrirent leur aide. L'automne fut une course contre la montre : un projet d'éoliennes, le oui divisé d'un conseil municipal, les réserves du département. Le 1er décembre, John prononça les mots que reconnaîtra quiconque a connu la même épreuve : l'incertitude tue. On fêta Noël 1995 au château avec des retraités pour invités. Ce fut le dernier.

En janvier 1996, Aalholm fut vendu à Stig Husted-Andersen. *L'ère de la dynastie d'Ålholm est close*, titra le journal. Les voitures appartenaient à une fondation et ne faisaient pas partie de la vente. Le mobilier serait vendu à part, au profit des trois filles, qui devraient, écrivait-on, attendre leurs millions de longues années.

Du 20 au 23 mai 1996, Sotheby's vint. Deux mille deux cent neuf lots : les lits à baldaquin, les tableaux, le cuir doré, la porcelaine, l'argenterie, toute la mise en scène de Holm pour des empereurs et des rois, alignée sous des numéros et des estimations, et vendue pour quelque vingt et un millions six cent mille couronnes. Des marchands, catalogue en main, parcoururent la suite d'apparat ; l'orgue du vestibule se taisait ; Koryot, de son mur, regardait, la chope à la main. Les archives de Nysted gardent les cartes d'entrée de John et Merete à leur propre vente. Un magazine les cita : *Nous avons pleuré bien des larmes amères.*

Coup de marteau sur une époque, disent les sources. Après deux cent soixante-dix ans, la neuvième génération quittait l'île plate du lagon.

John et Merete s'établirent en Angleterre avec leurs filles. John se refit une vie dans le monde qu'il connaissait le mieux, les automobiles anciennes, comme représentant de Bonhams pour la Scandinavie – dans le métier même qui avait coûté le domaine à sa famille. Il mourut en Angleterre le 3 janvier 2013, et l'on fit ses obsèques en l'église de Nysted. L'église était pleine.

La Dame blanche, dit la légende, ne paraît que lorsque le maître n'a point d'enfant. John en avait trois. On se demande ce que pensa Emerentia le jour où les camions de déménagement stationnaient sur la digue ; si elle comprit que le comté perpétuel s'achevait, non faute d'héritier, mais faute d'argent ; et si elle regarda la plus jeune des filles, celle qui portait son nom.

72. 1997 – De l'argent de bière pour Aalholm

Le 8 février 1996, trois archivistes passèrent la digue. Grethe Ilsøe, archiviste provinciale, amenait avec elle Erik Nørr et Inge Bundsgaard. Il s'agissait de savoir si l'on pouvait sauver les archives du château.

Ce qu'ils trouvèrent lui fit écrire à l'archiviste national un rapport alarmé : *le local est très humide, sale et sans chauffage*. Quelques dossiers anciens dans une armoire ; des registres jetés pêle-mêle sur les rayons ; et l'essentiel en tas, à même le sol, mêlé aux livres de la bibliothèque. Erik Nørr parlera plus tard d'un dépotoir à la stratigraphie assez nette : en haut, les couches récentes, où des magazines côtoyaient un terrier du XVIII^e siècle.

Là gisaient des siècles d'Aalholm : les comptes, les baux des paysans, les papiers des comtes, les notes de voyage de Frederik Christian, et les noms de gens qui n'eurent jamais de portrait, dans ces registres de corvée où un nom est parfois la seule porte qui mène à une vie.

Et le temps pressait. John courait à la faillite ; les archives risquaient d'être dispersées. Cinq ans plus tôt, la découverte de la tour avait prouvé ce que ces tas pouvaient cacher.

John voulait que les archives restent entières et aillent aux Archives provinciales. Mais il voulait aussi assurer l'avenir de ses filles, et demandait un juste prix. Il fallait une solution qui sauvât les papiers et qu'une famille en train de tout perdre

pût accepter. Pendant ce temps, les papiers attendaient dans l'humidité.

Le baron permit qu'on emportât les pièces les plus précieuses à Copenhague pour les inventorier. Trois semaines après la visite, on vint les chercher, dans les tout derniers jours où la famille habitait le château. Qu'on se figure le corridor : à un bout, les cartons du déménagement pour l'Angleterre ; à l'autre, les cartons d'archives pour Copenhague. Une famille partait après deux cent soixante-dix ans, et sa mémoire écrite partait avec elle, mais vers un autre destin.

À Copenhague, on s'accorda sur une somme ; la Fondation Carlsberg la paya. Le 18 avril 1997, le journal de Lolland-Falster titrait : *De l'argent de bière pour Ålholm*. Cent cinquante mille couronnes pour les restes des archives.

Le titre était joyeux. Derrière lui, il y avait une pièce froide, une famille sur le départ, et un marché conclu à l'instant où finissait une époque. Ces couronnes ne pouvaient retenir l'ancien monde d'Ålholm. Elles lui permirent de continuer à parler. Une bonne part de ce livre existe parce que trois personnes, un jour de février 1996, entrèrent dans une pièce glacée et regardèrent ce qui traînait par terre.

ÉPILOGUE : LA QUATRIÈME CAMPAGNE

73. 1995–2012 – Le milliardaire qui collectionnait les châteaux

L'acheteur, en janvier 1996, fut Stig Husted-Andersen.

C'était un homme discret, un milliardaire que personne ne connaissait vraiment, qui collectionnait les manoirs et les villas du littoral comme d'autres les timbres. Il acheta Aalholm et le laissa dormir. Il n'y vécut point, n'y changea rien. Le château qui avait reçu des rois et des empereurs entra dans une sorte de sommeil : possédé, entretenu, mais sans maîtres.

Il mourut en 2008, et ses trois filles poursuivirent. En 2002, les savants avaient retrouvé, dispersées dans les musées du pays, les collections des comtes, l'herbier, les oiseaux, les fossiles, qu'on pouvait encore suivre jusqu'à la tour de Lolland.

En 2012 tomba le dernier coup de marteau : les voitures quittèrent Aalholm. Les trois cents véhicules d'une vie, exposés quarante ans, s'en allèrent aux enchères et aux quatre vents. La

Rolls-Royce que le chauffeur avait menée jusqu'à Cannes partit sur un camion. Derrière le séchoir à grain, il ne resta que le vide.

74. 2019 – Après 2019

En 2019, Bo Bendtsen acheta le château avec quelque cinq mille hectares de terres et de bois.

C'est la quatrième grande campagne de l'histoire d'Aalholm, disent les sources. La première fut celle des rois, qui voulaient fermer le royaume au midi. La deuxième, celle des comtes : l'or d'Emerentia, l'aile d'Otto Ludvig, le parc de Frederik Christian, le théâtre de Holm. La troisième, celle du baron : les voitures, le train, les visiteurs. La quatrième est en cours : on loue les maisons, on se marie dans les salons, on chasse dans la forêt de Roden, et l'on lit l'histoire du château, année après année, sur un site qui est devenu sa nouvelle peinture murale.

Lindholm, la petite île déserte de la lagune, derrière Rødsand, appartient toujours au domaine. Et les anguilles reviennent chaque automne.

75. Aujourd'hui – Ceux qui sont restés

Il y eut au Moyen Âge un gouverneur d'Aalholm nommé Johan Frille, que les fatigues de la guerre avaient laissé perclus.

Il souffrait de ne plus pouvoir monter son bon cheval. Il exigea donc que le cheval, sellé, bridé, les étriers pendants, le suivît

partout : dans les corridors, dans les salles, dans l'escalier. Un homme infirme dans un fauteuil, et derrière lui un cheval tout harnaché, où qu'il allât, afin qu'au moins il entendît les sabots.

La légende veut que le cheval de messire Johan Frille hante encore Aalholm. On l'entend la nuit, disent les gens, frapper les dalles d'un corridor où nul cheval ne passe. Il cherche son maître ; ou peut-être le suit-il encore.

Christoffer Koryot est toujours sur le mur de la salle orientale, avec son bonnet et sa chope, sous le roi, la reine et tous les conseillers, et il rit d'eux tous comme il le fait depuis 1585.

Christophe II n'est plus dans la cave. Mais ceux qui y descendent remarquent un silence singulier.

Et Emerentia von Levetzau, qui acheta un château quatre-vingt-quatorze mille neuf cent vingt-neuf rigsdaler et fonda un comté pour l'éternité, fait encore sa ronde dans les longs corridors quand l'héritier manque. Elle veille. Elle veille depuis trois cents ans.

On ne sait si elle marche aujourd'hui. On sait que le château est là, sur l'îlot plat du lagon où l'eau salée rencontre l'eau douce, rouge et lourd, et pourtant – vu du midi, dans la lumière du soir, quand le soleil passe entre les arbres au-dessus des vieux murs – souriant.

Un roi s'est tenu ici, jadis, et n'a vu que des angles.

La beauté est venue plus tard. Mais elle est venue.

Toutes les histoires-sources, année par année, sur aalholmslot.dk/slot/histo

CLÉ DES SOURCES

Sous la Couronne

- 1195 Refshaleborg · 1256 Borgen fødes → Prologue
- 1329 Forliget i Ringsted → chap. 1
- 1330 Grevens gave til præsterne → chap. 2
- 1332 Christoffer 2. i fangekælderens → chap. 3
- 1342 “Kongens grove anmasselse” · 1346 Valdemar genvinder · 1360 Hertugen holder hof → chap. 4
- 1359 Da Valdemar Atterdag greb ind fra Aalholm → chap. 5
- 1362 Topmøde · 1366 Ålholm-traktaten → chap. 6
- 1366 Fangerne, prinsessen og de fire skrivere → chap. 7
- 1368 Manden der talte sig fra en belejring → chap. 8
- 1376 To konger, én krone → chap. 9
- 1377 Kejseren stævner hovedsmanden → chap. 10
- 1394 Nordens mægtigste kvinde → chap. 11
- 1394 Fredsmæglerne, der selv blev taget til fange → chap. 12
- 1409 Nysted sættes fri · 1438 Hertug Barnim · 1445 Den 15-årige brud · 1454 Christian I · 1471 Dorothea får pant

- chap. 13
- 1423 Aalholms lensmand og alliancen, der skulle vare evigt → chap. 14
- 1460 Enkedronningernes livgeding → chap. 15
- 1503 Kong Hans → chap. 16
- 1516 Christian II · 1526 Frederik I → chap. 17
- 1517 Aalholms lensmand og Dyvekes død → chap. 18
- 1533 Bønderne dræber fogeden · 1534 Nysted stormer slottet → chap. 19
- 1538 De sidste gråbrødre · 1551 Christian III vinder tilbage → chap. 20
- 1556 Christian 3. udsteder brev fra Aalholm → chap. 21
- 1559 Bønderne og den afsatte konges brev → chap. 22
- 1581 Østfløjen og kongeparret på væggen → chap. 23
- 1588 Sophies kopibøger · 1594 Enkedronningens ø → chap. 24
- 1628 Krigsfanger · 1634 Troldkvinden → chap. 25
- 1658 Over isen → chap. 26
- 1658 De glemte år · 1671 Brøstfældigheden · 1725 Kongen sælger → chap. 27
- 1662 Aalholm Amt → chap. 28
- 1717 Færgemandens puddermonopol → chap. 29
- 1719 Fire ryttere i Aalholms fængsel → chap. 30

Sous la noblesse

- 1725 Grevernes genrejsning · 1734 Enken, drengegreven og grevskabet → chap. 31–32

- 1749 Grevens dagbog · 1775 Opdragelsesbogen · 1779 Den gamle borg bliver moderne → chap. 33
- 1765 Grevens sæler → chap. 34
- 1770 Grevens hemmelige kode → chap. 35
- 1791 Frederik Christian Raben · 1821 Gejrfuglen → chap. 36
- 1830 Antikvarerne opdager Aalholm → chap. 37
- 1838 Gregers Christian Raben → chap. 38 et 44
- 1843 Christian VIII og Caroline Amalie → chap. 39
- 1864 De tolv på kirkegården → chap. 40
- 1865 Den gale greve på Rydhave → chap. 41
- 1869 Gamle danske Minder → chap. 42
- 1874 Andreas Munch → chap. 43
- 1880 Den blinde historiker · 1881 Højesteret → chap. 45
- 1884 Fasanerne → chap. 47 · 1885 Kongeørnene → chap. 48
- 1889 Slottet får sit ansigt · 1890 Grevindens Ø → chap. 46 et 49
- 1890 Parforcejagten → chap. 50
- 1891 Prinsen af Siam · 1902 Prinseparret · 1906 Kongebesøget · 1908 Kejseren og kongen → chap. 51
- 1901 Nysted-kroniken → chap. 52
- 1903 Hedebondens søn – et år på Ålholm → chap. 53
- 1905 Udenrigsministeren → chap. 54
- 1905 Norges konge → chap. 55
- 1908 Greven går til kongen → chap. 56

- 1909 Jubilæumsbogen → chap. 57
- 1913 Christian X set fra huslærerens vindue → chap. 58
- 1915 Telefonen · 1918 Bjørnehuset · 1919 Den Engelske Skole · 1921 Lensafløsningen → chap. 59
- 1920 Danske Herregaarde ved 1920 → chap. 60
- 1931 Tholle om slotshaven → chap. 61
- 1933 Christian X siger farvel → chap. 62
- 1938 Spøgelseshesten, den hvide dame og hofnarren → chap. 23, 32, 38 et 75
- 1940 Baronen · 1945 Flygtningene · 1955 Krigens børn → chap. 63
- 1944 Filmen om Sydhavsøerne → chap. 64
- 1964 Rolls-Roycen bag korntørreriet · 1972 Slottet som museum → chap. 65
- 1965 Chr. Axel Jensen → chap. 66
- 1968 Stubberup Strand Bane · 1976 Filmholdene · 1989 Flyvepladsen → chap. 67
- 1989 Vinkælderen hos Christie's → chap. 69
- 1990 Den hemmelige tunnel · 1991 Nodefundet → chap. 70
- 1992 Den sidste familie · 1995 Slægtsbesiddelsen slutter → chap. 71

Le présent

- 1995 Stig Husted-Andersen · 2002 Grevernes samlinger · 2008 Tre søstre · 2012 Bilerne forlader → chap. 73
- 1996 Den store auktion → chap. 71

- 1997 Ølpenge til Aalholm: Arkivet blev reddet → chap. 72
- 2019 Den fjerde kampagne → chap. 74